

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



**ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS**

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.  
Le numéro : 35 c. à Paris, — 40 c. dans les gares de chemins de fer.  
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.  
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 28 VOLUMES : 300 FRANCS

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

**BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT**

**13, QUAI VOLTAIRE**

SUCCURSALE 9, RUE DROUOT

15<sup>e</sup> Année. N<sup>o</sup> 762. — 18 Nov. 1871

**DIRECTION ET ADMINISTRATION**

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Les réclamations et les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLAT — Secrétaire : M. É. HUBERT



M. JULES JANIN, de l'Académie française. — (D'après la photographie de M. Bertall.)

## COURRIER DE PARIS

Les gros événements ont fait absolument défaut cette semaine.

On sent que nous nous préparons par une sorte de retraite morale aux vives émotions qui nous attendent le mois prochain, quand l'Assemblée aura repris le cours de ses travaux.

Jusqu'à là, on trompe le temps comme on peut.

Une séance publique de l'Académie des Beaux-Arts, une exposition universelle de chiens et de chats, voilà le régal assez maigre qu'offre l'actualité.

L'Académie des Beaux-Arts n'a pas, comme sa cousine germaine, le privilège de passionner la curiosité. Tout s'y passe au-dessous de zéro.

Le président s'installe. Quelques rares passants entrés là, peut-être pour fuir la pluie ou la bise, sont épars sur les banquettes. Un orateur, qui est d'ordinaire M. Beulé, prend la parole. Je ne jurerais pas qu'on l'écoute, mais on fait semblant. Il dévide jusqu'au bout son petit écheveau. Le président quitte la place. Les ombres de spectateurs, qui de temps à autre ont simulé des ombres d'applaudissements, se glissent en rasant la muraille, et en voilà pour un an.

La cérémonie en question ayant précisément lieu à l'heure où vous lirez ces lignes, je ne saurais vous dire au juste si tout s'y est passé conformément à l'usage antique et solennel. Le programme annonçait (quand je vous le disais!) un éloge lu par M. Beulé, l'invariable et le perpétuel. Cet éloge, c'était celui de Schnetz.

Mon Dieu oui, monsieur; vous avez bien lu, madame: de Schnetz... Vous ne connaissez pas? Je n'aurais garde de vous en faire un crime. Vous demeurez même libres de vous étonner qu'on dérange ainsi l'oraison funèbre pour d'honnêtes oubliés. Mais c'est la règle. La rhubarbe et le séné sont de rigueur aux académies.

M. Schnetz ou le père Schnetz, comme l'appelaient volontiers ses élèves, fut le meilleur des hommes. Murger, du temps qu'il collaborait au *Corsaire* à raison de trois liards la ligne, disait: J'écris à l'arpent. M. Schnetz peignait au kilomètre. Sous prétexte de peinture d'histoire, il confectionnait pour les bâtiments officiels d'énormes toiles qui charmaient les goûts bourgeois. Il fut l'un des plus actifs tapissiers à l'huile employés au château de Versailles par ce bon Louis-Philippe. Non pas qu'il manquât de talent, mais c'était un talent comme on en a trop vu la banalité. A la tête de l'école de Rome, il se signala par une mansuétude plus agréable aux élèves que profitable à l'art.

Je ne sais pas au juste comment M. Beulé s'y sera pris pour démontrer que Raphaël eut un émule en M. Schnetz, mais j'ai peine à supposer que cette démonstration ait attiré tout Paris...

Convenons-en, du reste, on fait preuve chez nous d'une indifférence véritablement attristante pour tout ce qui n'est pas du domaine de la curiosité pure. On va à l'Académie française, parce que l'on y guette toujours quelque allusion politique. On ne va pas aux autres académies, où l'on pourrait apprendre quelque chose.

L'Académie de médecine et l'Académie des sciences, notamment, sont un exemple navrant du délaissement public.

Je parie que sur mille Parisiens auxquels vous demanderez l'adresse de l'Académie de médecine, vous n'en trouverez pas dix qui vous répondront. Quant à en avoir franchi le seuil, c'est bien autre chose.

Si le mardi, par aventure, vous passez rue des Saints-Pères, par une grille verte entre-bâillée, vous apercevrez des messieurs universellement décorés, qui se faufilent l'un après l'autre dans un monument dont la façade a reculé les limites de la laideur architecturale.

C'est là.

Les messieurs sont des docteurs, la fine fleur de l'art de guérir ou tout au moins de l'art de faire croire à la guérison. La salle, placée au fond du cor-

ridor, comme dans les vaudevilles, a son avant occupé par les académiciens, avec tribune de rigueur. L'arrière a été réservé au public. Ah! je vous jure qu'il n'en abuse pas. Ils sont en général treize ou quatorze: deux ou trois bons vieux du quartier, cinq étudiants zélés, un ou deux étrangers venus sur la foi de leur *Guide*, comme ils iront demain à la colonne de Juillet ou à la Morgue.

De même à l'Académie des sciences tous les lundis. Sauf les journalistes spéciaux et les mêmes habitués que ci-dessus, indifférence absolue.

Est-ce la faute de l'auditoire ou la faute de ceux qui parlent?

Je constate.

J'imagine pourtant qu'il y aurait moyen de faire tourner ces séances, qui ont pourtant lieu à huis-clos, au profit d'un grand enseignement général. J'imagine que, si l'on voulait se donner la peine d'y faire de la besogne sérieuse et de stimuler un peu l'apathie générale, ces réunions hebdomadaires, dans un pays civilisé, auraient une importance capitale, exerceraient sur les progrès de la science une influence décisive, j'imagine encore que...

Mais ce n'est point ici la place de se poser en réformateur. Revenons aux morceaux de fantaisie....

Miaou!... ouah! ouah!... C'est l'exposition canine et féline dont je parlais plus haut.

On nous a comblés jusqu'à nous accabler de ces exhibitions en tous genres.

Il faut avouer pourtant que cette fois les choses se trouvent placées à un point de vue nouveau: le point de vue alimentaire. Ces pauvres chiens, ces malheureux chats ont été pour nous pendant le siège une précieuse ressource gastronomique. Impossible, en les regardant aujourd'hui dans leurs niches, de ne pas penser aux pâtés d'autrefois, aux civets d'antan.

Une bonne note pourtant à l'actif de la population parisienne, c'est de constater que, malgré les aiguillons intéressants de la faim, la sensibilité a été la plus forte. D'après des statistiques officielles, le nombre des chiens et des chats conservés est cinq fois supérieur à celui des victimes immolées à l'appétit obsidional. On croit donc encore à l'amitié des bêtes dans notre temps où l'on ne croit plus guère à celle des gens!

Tous les chiens et les chats de l'exposition sont en droit de prendre des airs de vieux grognard et de toiser le public en ayant l'air de lui dire:

— Nous en avons vu de rudes aussi!

Ils mériteraient presque qu'on leur pendit au cou une petite médaille commémorative. Mais la gent humaine fait un tel abus des rubans et des croix, que ces intelligents animaux n'en voudraient peut-être pas.

Il y avait vraiment longtemps que nous n'avions entendu parler d'un ténor phénomène. La voix du canon leur avait fait concurrence.

Autrefois, toutes les semaines, c'était une invention nouvelle. Successivement défilaient ainsi dans les gazettes bien informées:

- Le ténor savetier,
- Le ténor tambour,
- Le ténor pédicure,
- Le ténor conducteur d'omnibus,
- Le ténor mécanicien,
- Le ténor agent de change.

Je ne suis pas bien sûr que nous n'ayons pas entendu un jour parler du ténor forçat, découvert à Toulon.

Cette fois-ci, c'est un compatriote de Canaris et de Démosthènes, d'Alcibiade et de M. Ranghabé qui arrive à notre Conservatoire pour étonner les populations par son *ut*.

On dit déjà, de côtés et d'autres, que ce ténor grec, sur les lèvres duquel les abeilles de l'Attique ont déposé leur miel, sera un Tamberlick revu et considérablement augmenté. Il est tout jeune, ce qui ne gêne rien. Mais nous en avons tant vu avorter de ces promesses!

Pendant ce temps-là, le vrai Tamberlick achève en Amérique une tournée où l'on traîne ses voitures à bras, et où dans la même soirée il obtient quatre-vingt-seize rappels.

Il doit rentrer en Europe fin décembre, et traverser Paris pour se rendre en Italie.

On chuchote qu'il ne serait pas impossible que, lors de ce passage, il donnât à l'Opéra une dizaine de représentations de *Guillaume Tell* en français.

O! vous qui avez entendu le grand artiste pleurer le célèbre trio, vous savez quelles exquisesses jouissances cette hypothèse vous promettrait.

Les lecteurs du *Monde illustré*, aussi bien que ceux du *Moniteur*, n'ont pas besoin qu'on leur présente M. Coppée. Cependant la pièce jouée lundi au Gymnase, ayant plus que jamais mis en vedette le nom du jeune poète, on ne nous en vaudra pas, nous en sommes certain, des quelques lignes dont il nous fournit ici l'occasion.

On s'égayait beaucoup, il y a trois ou quatre ans, aux dépens des *parnassiens*.

C'était le nom qu'on avait donné à toute une secte de rimeurs convaincus qui avaient eu la chance de trouver (ô invraisemblance!) un éditeur plus convaincu encore pour publier leurs œuvres. Des gens qui, dans notre siècle de positivisme, tentaient une aussi étrange aventure ne pouvaient manquer de faire éclore le rire.

Notez bien que je n'entends pas les apothéoser en bloc; il y avait dans le nombre pas mal d'incompris qu'on aurait eu tort de comprendre; mais il y avait aussi parmi eux une élite d'intelligences véritablement éprises de l'art, avec lesquelles la réputation a bien fini par être forcée de compter.

A la tête de ceux-ci, M. Sully Prudhomme, un vrai maître, puis M. Coppée.

Il y aurait vraiment, je crois, matière à une intéressante étude, si on voulait approfondir les observations que je ne fais qu'indiquer ici.

La pléiade nouvelle, en effet, semble avoir pris à dessein le contre-pied absolu, dans ses œuvres aussi bien que dans ses personnalités, de la fameuse pléiade dramatique de 1830.

Mon Dieu, c'est l'histoire de toutes les réactions en littérature comme en politique. Plus le bâtiment avait penché d'un côté, plus il oscillera de l'autre, pour faire contre-poids. Le romantisme poétique avait surtout affecté le flamboyant, le rutilant, le chevelu, le touffu. Ceux d'entre les *parnassiens* qui méritaient une sérieuse attention ont fait tout le contraire. Ils ont affecté le sobre, le simple, le discret. Aux toilettes tapageuses du style d'autrefois, ils ont fait succéder la robe grise aux plis droits et puritains. Ils ont remplacé la prodigalité, je ne dirai pas par l'avare, mais par l'économie en matière d'ornements et d'épithètes.

Le talent de M. Coppée est un des spécimens les plus accentués de la poétique nouvelle, de même que sa personne forme une antithèse vivante avec les abracadabrants aux gilets rouges et aux vareuses incandescentes qui étonnèrent les bourgeois de Juillet.

Modeste, mélancolique, visage fin et effilé, M. Coppée reflète tout à fait ses œuvres; il reflète aussi le parti pris de la génération qui réagit contre les excès en sens inverse du passé. S'habiller comme tout le monde, au lieu de viser à l'excentricité, se raser, au lieu d'étonner les masses par des barbes étranges, être homme du monde, au lieu d'être rapin d'atelier, c'est le cas de M. Coppée, de M. Sully Prudhomme, de Leconte-Delisle et d'autres encore.

Définissons-nous seulement de tomber dans l'excès contraire.

A force de simplicité, la poésie arrive parfois à côtoyer la prose.

Il ne faut jamais que la sobriété tourne à la diète.

Ces réserves faites à un point de vue général, il serait injuste de méconnaître la réelle valeur des poètes contemporains.

Ils ont trouvé (parmi eux M. Coppée vient en première ligne) le difficile secret d'être originaux après une si longue suite de chefs-d'œuvre en tout genre. Alors que la poésie française paraissait être une symphonie désormais complète, ils ont réussi à donner une note inédite.

Ingrat qui n'en tiendrait pas compte.

Quoiqu'on accuse continuellement le prosaïsme de notre époque, la poésie d'ailleurs tient sa large place au soleil et à la rampe.

La preuve, c'est qu'on annonce pour cet hiver une solennité qui ne manquera pas de faire émotion.

L'Odéon va remonter *Ruy Blas*, de Victor Hugo. Mais ce n'est pas tout.

Le grand poète ferait précéder la représentation de son œuvre d'un prologue dédié à la jeunesse.

Jugez si le vieux quartier latin sera en émoi ce jour-là.

Je ne sais si vous avez pris garde cette semaine à un petit incident qui m'a paru véritablement pouvoir être classé au nombre des miracles contemporains.

M. Legouvé, le spirituel apologiste de la photographie, écrivait l'autre jour une lettre à un journal, demandant à cor et à cri un médecin de bonne volonté pour la commune de Seine-Port. Il ajoutait que la clientèle était au moins de huit mille francs par an.

Que se passe-t-il? Et les derniers événements ont-ils à ce point bouleversé toutes les notions que nous avait fournies la statistique? Au dire de cette indiscrette, il y avait en France un médecin pour cinquante malades. Et voilà qu'aujourd'hui la perspective de gagner huit mille francs ne peut parvenir à attirer à Seine-Port un Esculape de bonne volonté. C'est plus qu'in vraisemblable.

Si M. Legouvé, ce dont je doute, ne rencontre pas son homme, je pourrai lui fournir l'adresse d'un médecin qui, lui, se trouve dans une situation retournée.

Ce naïf guérisseur écrivait l'autre jour à une de nos illustrations médicales de Paris une épître que j'ai vue et qui débute ainsi :

« Cher et honoré maître,  
« Permettez-moi de réclamer votre bienveillant patronage, dont j'ai grand besoin. Je voudrais m'établir dans une autre ville que \*\*\*. J'avais ici une situation assez agréable, mais *ma clientèle est morte...* »

N'est-ce pas un mot de charmante comédie? Voyons, M. Legouvé, en même temps qu'un médecin, vous trouveriez peut-être là un collaborateur précieux.

Si les extrêmes se touchent, nous pouvons, sans aucune intention perfide, passer d'un médecin à un bourreau, puisque le premier sauve les gens et que le second les tue.

C'est cette semaine qu'a commencé à fonctionner pour la première fois une centralisation d'espèce nouvelle. Comme vous le savez, ou comme vous ne le savez pas, c'est maintenant le bourreau de Paris qui est chargé de travailler en province, sauf dans deux grandes villes qui ont gardé l'assez triste privilège d'opérer pour leur propre compte. M. de Paris va en ville.

Il y est allé l'autre jour, emportant avec lui ses appareils, pour lesquels on a fait construire un wagon spécial.

Le fourgon de la mort!

Quant à Paris lui-même, tout y est remis en ordre pour la prochaine exécution. On a renouvelé l'habillage du hangar de la rue Folie-Méricourt, où sont remis les bois de justice, et l'on a replacé les dalles sur lesquelles reposent les supports de l'échafaud.

C'est il y a une dizaine de jours que l'opération eu lieu; deux ouvriers paveurs en étaient chargés et comme quelqu'un s'approchant de l'un des deux, lui demandait ce qu'il faisait là, et à quoi servaient ces pierres aux dimensions exceptionnelles :

— Eh ben quoi? fit-il brusquement, vous ne voyez pas que c'est les fondations de l'embarcadère.....?

Demarsais, qui prétendait qu'on fait plus de tropes en un jour à la halle qu'en dix ans à l'Académie, aurait eu lieu d'être satisfait de celui-là.

A propos d'embarcadère, les chemins de fer souterrains reviennent sur l'eau, s'il est permis d'employer une métaphore aussi disloquée.

On va se livrer à des études comparées, lever des plans, faire des rapports.

Il nous semble que voilà bien du temps perdu, bien des peines inutiles. Une seule de ces voies, allant de Vincennes à la barrière de l'Étoile, coûterait quatre-vingt-dix millions, d'après les estimations les plus modérées. Sommes-nous en état de suffire

à de pareilles dépenses? Est-ce dans la situation où nous nous trouvons qu'on peut nous demander de semer ainsi l'or à pleines mains?

Cela, lorsque nous avons à achever tant de travaux importants au niveau du sol. Regardez ces tronçons de rues qui ne mènent à rien et qui attendent leur achèvement.

Voyez nos ruines, pensez aux impérieux besoins de l'enseignement municipal.

Quatre-vingt-dix millions! Sommes-nous donc encore au temps de l'haussmannisation, alors qu'on jetait sans compter dans le gouffre?

Il nous paraît absolument impossible qu'on entreprenne de subvenir, avec les ressources de la ville, à une pareille dépense.

Il y a d'ailleurs des moyens bien simples de contrôler la valeur de l'opération. Proposez aux capitaux privés de la prendre à leur charge. Offrez la concession à une Compagnie qui émettra des actions.

Si personne ne se présente, c'est que l'affaire est mauvaise, et si l'affaire est mauvaise, c'est que la circulation serait insignifiante sur votre chemin de fer, et que par conséquent le besoin ne s'en fait nullement sentir.

Avant de se payer pour quatre-vingt-dix millions de taupinières, il y a lieu de réfléchir, que diantre!

Je posais dans mon précédent courrier une question non encore résolue, en faisant valoir les arguments qui me semblaient militer en faveur d'une solution affirmative.

Il s'agissait de la réouverture des bals de l'Opéra. C'est chose jugée. Ceux que la gaieté de leur caractère portera à s'affubler d'un faux nez ou à se travestir en Turc n'en seront empêchés par personne. L'orchestre de Strauss recommencera à faire tourbillonner les pierrettes et les bébés. Les dominos reprendront au foyer les intrigues interrompues, les naïfs recommenceront à attendre sous l'horloge la tendre amoureuse qui ne viendra pas, ces genres de rendez-vous vous étant généralement donnés par un mystificateur qui signe Joséphine ou Amanda.

Bref, l'ère des plaisirs est rouverte officiellement.

Je n'ai rien à ajouter, rien à retrancher à ce que je disais précédemment. Il n'y a pas de raison pour que nous prolongions plus longtemps un simulacre de deuil national auquel tant de démentis ont été donnés. Les bals de l'Opéra feront-ils fortune cette année? C'est une autre question et il me paraît probable que le cancan aura moins d'adorateurs. Mais il faut que les abstentions soient spontanées et il eût été parfaitement ridicule de vouloir réglementer la douleur publique.

Les représentations pour dames de M. Ballande ont été inaugurées jeudi au Vaudeville.

M. Ballande n'est point un Alcibiade. Qu'il avoue pourtant qu'il a voulu couper la queue de son chien pour grossir celle du théâtre où il opère.

Si, par malheur, un semblable système réussissait, nous serions criblés de contrefaçons. Cette nouvelle manière de réclamer nous promettrait, du reste, d'agréables plaisanteries.

Un jour, par exemple, on lirait sur les murailles :

CE SOIR A LA GAITÉ

Représentation extraordinaire

du

BOSSU

Nota. — Par exception, et pour cette fois, tous les bos-sus de Paris et de la banlieue seront admis gratuitement.

Une autre fois, ce serait un avis ainsi conçu :

« Le théâtre de\*\*\*, désireux de devenir le sanctuaire de la bonne compagnie et de la moralité, vient de prendre une importante décision.

« Désormais, les gens mariés seront seuls admis aux représentations.

« Deux bureaux pour la vérification des contrats de mariage, qu'on sera tenu d'apporter avec soi, viennent d'être établis, l'un à côté du bureau de location, l'autre près du contrôle. » Et ainsi de suite.

Franchement, M. Ballande, qui a fait preuve en

d'autres circonstances d'une intelligente initiative, a eu tort de recourir à cette *barumurie* pour faire parler des conférences du Vaudeville.

L'exclusion des spectateurs masculins est une puérité qui a trop l'air de se railler du public.

D'autant plus qu'elle sera nécessairement levée avant la quatrième séance.

Quand on se donne pour un propagateur sérieux, il ne faut pas jouer avec la mystification.

Le *Paris-Journal* publiait mercredi la nouvelle de la mort de la doyenne des rosières de Nanterre, décédée au Pecq, qu'elle habitait depuis vingt-trois ans.

Françoise Beaugrand avait été couronnée rosière en 1805, par Hortense de Beauharnais. En 1810, elle épousa un soldat de la vieille garde, et donna le jour à quatre garçons qui, tous les quatre, sont morts sous les drapeaux, au service de la patrie.

Françoise Beaugrand était âgée de quatre-vingt-quatre ans, et était dans un état voisin de la misère; on a trouvé, dit-on, dans une boîte la montre en or qu'elle avait reçue le jour de son couronnement des mains de M<sup>me</sup> de Beauharnais, et dont elle n'avait jamais voulu se dessaisir.

Quelle poignante ironie la destinée met presque toujours entre les commencements et les fins d'icibas! Vous représentez-vous la cérémonie de 1805, les bouquets de fleurs, les robes blanches, les cloches sonnantes à toute volée, les chants de l'orgue montant vers le ciel, l'encens tourbillonnant en spirales odorantes? C'est la joie, c'est la jeunesse, c'est l'espérance.

Le décor change.

Sur un lit d'hôpital agonise un vieux corps qui n'a presque plus rien d'humain, un amas bizarre de peaux parcheminées.

Personne au chevet de la délaissée. Pour musique les râles du lit voisin, pour parfums les senteurs nauséabondes de l'hospice.

Antithèse des antithèses, tout n'est qu'antithèse!

Et, à ce propos, j'ai toujours pensé qu'on dresserait de bien curieuses tablettes si, à la suite du nom de tous les lauréats et de toutes les lauréates des divers concours officiels, on inscrivait sommairement sur des listes, soigneusement conservées, ce qu'il est advenu de chacun et de chacune.

Pauvres rosiers, quel revers de médaille! L'une d'entre vous était célèbre, il y a quelques années, au quartier Bréda, où ses amies de la vie facile ne l'appelaient que *Fleur-d'Oranger*, en mémoire de son point de départ singulièrement oublié.

En 1860, un prix Montyon, un prix de vertu, passait en cour d'assises sous prévention d'assassinat, et fut condamné aux galères.

Et ainsi de suite...

Ne serait-il pas cruellement intéressant et terriblement philosophique de savoir ainsi :

Où va la feuille de rose  
Et la feuille de laurier.

Le chapitre des prix de Rome ne serait pas non plus des moins curieux. J'ai déjà constaté qu'un premier prix du Conservatoire fut violon à Guignol.

Partout les mêmes contrastes ricanants! Qui se chargera de réaliser cette danse macabre d'espèce nouvelle?

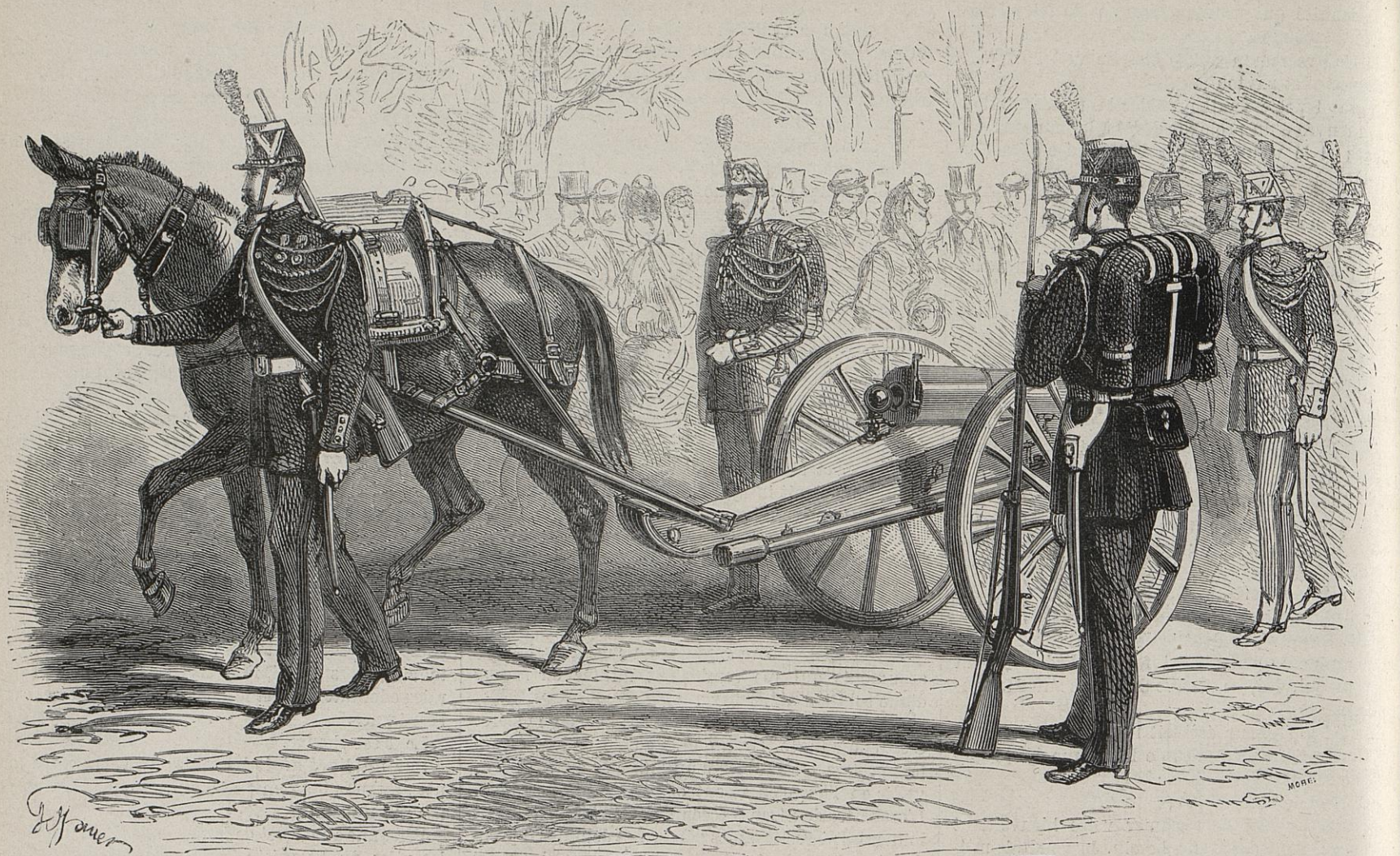
Pas galant, mais pittoresque ce mot recueilli aux débuts d'une chanteuse dont le talent est aussi maigre que la personne.

Pendant que l'infortunée creusait encore par ses efforts les abîmes formés par les os de ses clavicules aux attristants reliefs, et poussait éperdument ses notes acides, X... se pencha vers son voisin d'orchestre et à mi-voix :

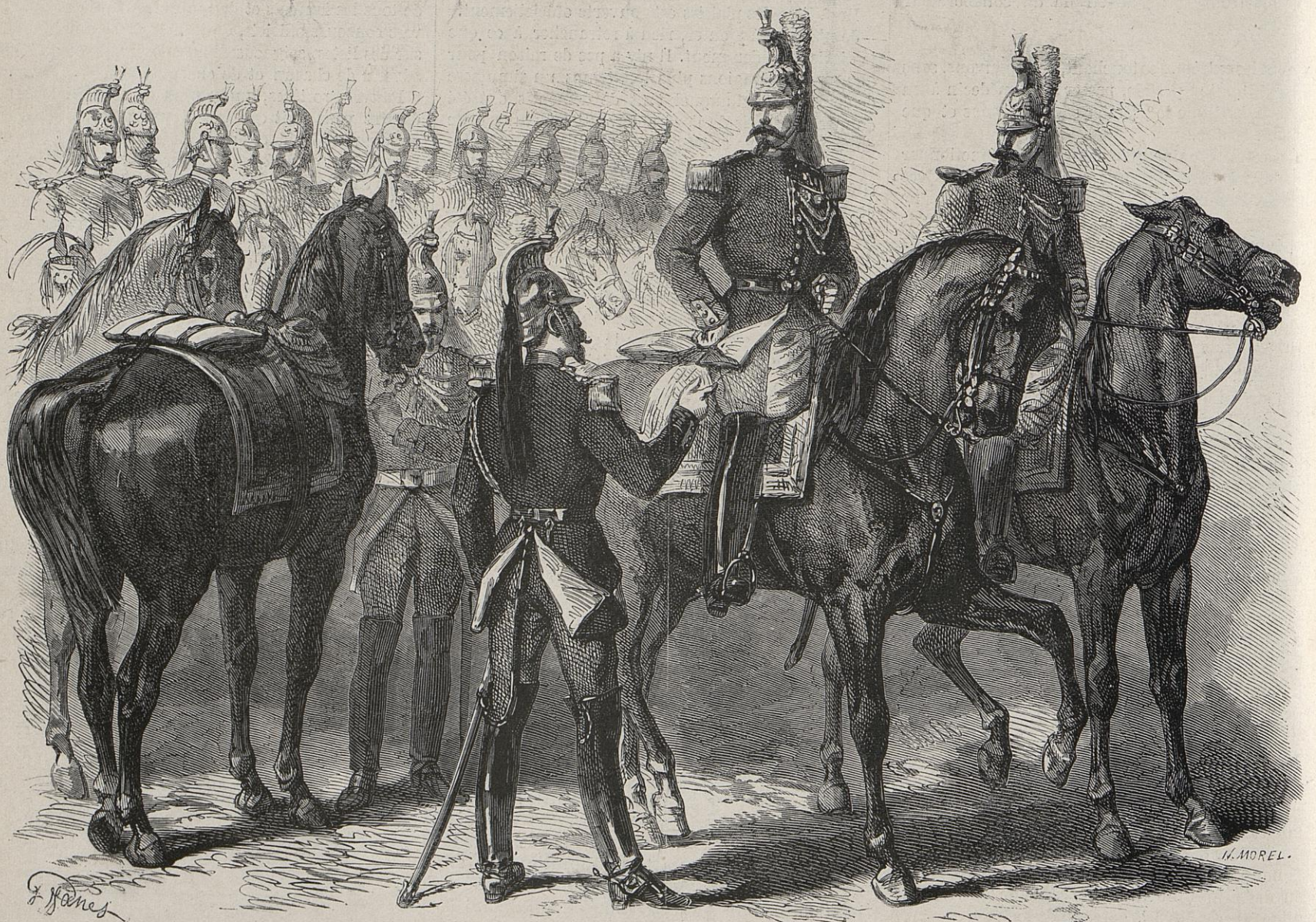
— Drôle de méprise de la nature! Avoir mis du vinaigre dans des salières.

Pas galant, je le répète, mais pittoresque.

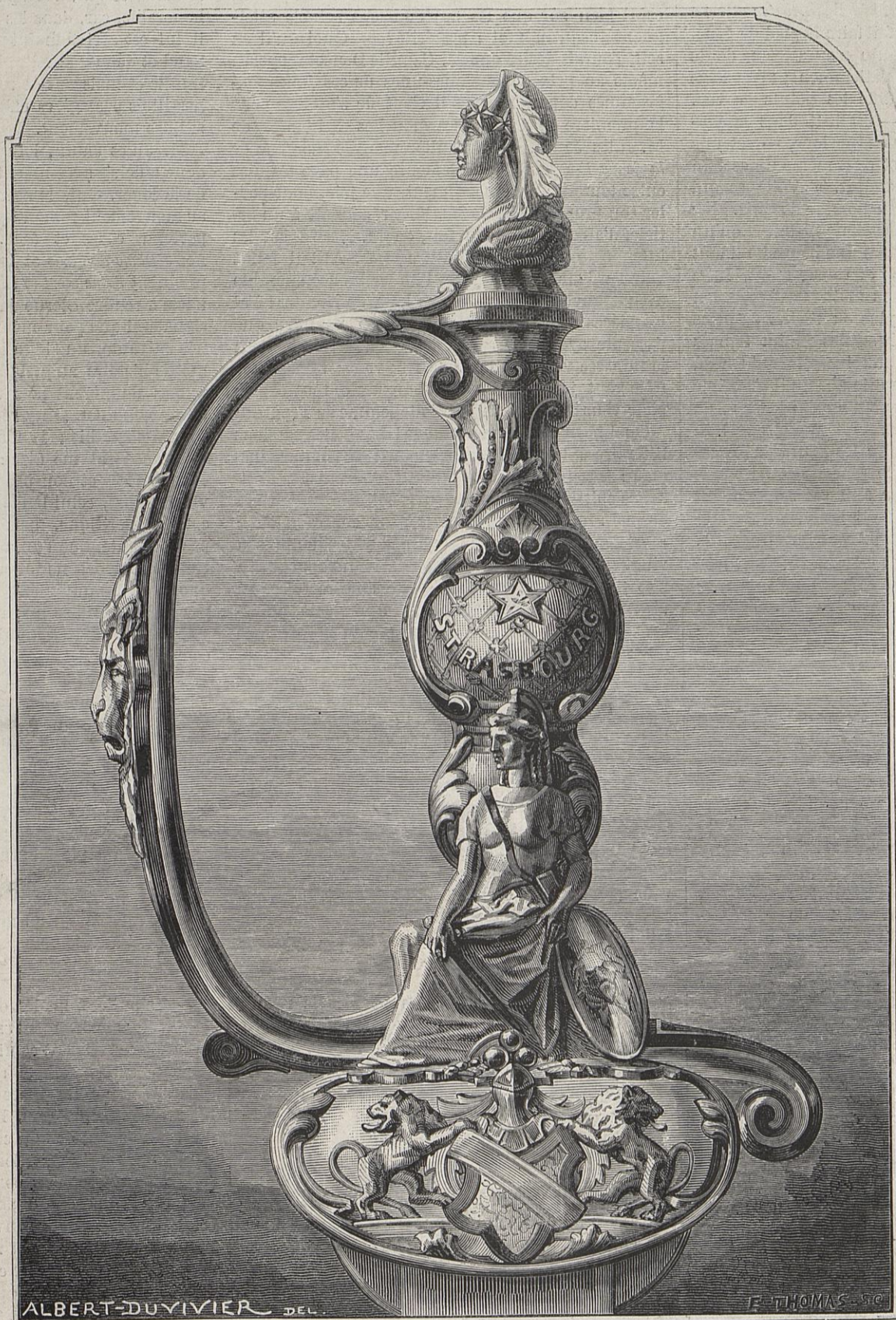
PIERRE VÉRON.



La garde républicaine. — L'artillerie qui a figuré à la dernière revue des Champs-Élysées.



PARIS. — Nouveau costume de la garde républicaine. — La cavalerie en grande tenue. — (Dessins de M. G. Janet.)



ALBERT-DUVIVIER DEL.

F. THOMAS SC.

Épée offerte par les Français de New-York, au général Urich.  
(D'après nature, par M. Duvivier.)

## M. JULES JANIN

## RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Il y a cinq ans environ, M. Jules Janin publiait son *Discours de réception à la porte de l'Académie française*, car l'Académie n'a pas toujours fêté comme l'autre jour le feuilletoniste des *Débats*; elle l'a boudé longtemps, elle lui a fait faire le pied de grue. A une autre époque, M. Janin n'aurait sans doute pas accepté la chose aussi patiemment; mais l'âge amène la prudence et modifie les points de vue. « Un refus de l'Académie, — disait-il dans la plaquette (déjà rare) que nous rappelons, — est une distinction qui se compte, et c'est même un certain honneur d'en avoir été éconduit. » Voilà ce qui s'appelle prendre son parti en homme d'esprit.

Aussi bien le refus de l'Académie n'était-il qu'un ajournement. Il arrive toujours une heure où il faut compter avec les écrivains de la valeur de M. Jules Janin. Cette heure est plus ou moins tardive, selon que la polémique a tenu plus ou moins de place dans leur vie, comme chez M. Jules Janin. Songez donc aux amours-propres, aux intérêts qu'il a dû froisser, depuis bientôt quarante ans qu'il s'escrime de cette plume qu'il appelle un « outil léger », en empruntant une image au sculpteur Falconet! Si léger qu'ait été cet outil entre les mains de M. Janin, ou qu'il ait tâché de le rendre selon les circonstances, la pointe d'acier s'en est souvent fait sentir à ses contemporains. De là les retards, les difficultés, les hésitations de l'Académie française. Dirai-je qu'il a fallu attendre certains décès et pacifier avec certaines rancunes? On doit le supposer en se représentant l'âge de M. Janin : soixante-sept ans. Un peu moins d'indépendance, — ou un peu moins de malice, — et l'auteur du *Chemin de traverse* arrivait vingt ans plus tôt au palais de l'Institut par la porte triomphale.

Selon moi, M. Camille Doucet, chargé de le recevoir, n'a pas suffisamment insisté sur ce côté militant. Il n'a vu ou voulu voir, comme on voit à l'Académie, que l'ensemble de la carrière parcourue et les plans généraux de l'œuvre accomplie. De ce sommet, tout se fond; on n'aperçoit en M. Jules Janin qu'un homme profondément et absolument épris de sa profession, ce qu'il est en effet, parfaitement désintéressé dans les grandes lignes morales de son existence, ouvrier plus amoureux que consciencieux, merveilleusement doué, presque constam-

ment inspiré, un lettré dans toute l'intensité et à la fois dans toute l'acception aérienne du mot. Voilà ce que le président de l'Académie, avec un tact, tantôt étendu jusqu'à la courtoisie, tantôt contenu jusqu'à l'espièglerie, a montré dans le nouvel académicien.

Mais ce n'était pas assez pour la galerie, pour le public, pour la postérité. La postérité! un bien gros mot, qui donnera du fil à retordre aux rédacteurs du fameux dictionnaire! — Au train dont ils y vont, est-il bien sûr que les académiciens actuels atteignent jusqu'au mot : postérité? — Quoi qu'il en soit, j'aurais désiré que M. Camille Doucet rappelât, même au prix de quelques-unes de ces jolies épigrammes dans lesquelles il vient de s'exercer pour la première fois, les escarmouches brillantes de M. Jules Janin, et particulièrement le *Manifeste de la jeune littérature*, qui demeure une page exquise entre toutes, un enchantement, une joie, pour parler son propre style. Ce *Manifeste* répondait à un article, d'ailleurs très-bien fait, de M. Nisard, sur les intempérances de la littérature facile. Ah! il fallut voir l'ardeur, la pétulance, l'impertinence adorable avec lesquelles Jules Janin se hâta de riposter! J'ai les pièces sous les yeux. « C'est un honneur que j'accepte avec toutes ses conséquences! écrivait-il; je ramasse votre gantelet de fer; venez ramasser le frère gant jaune serin que j'emprunte, tout exprès pour vous le jeter, à la plus jolie femme de France! »

Quel beau temps que celui-là! Les belles passions littéraires! le noble emportement! Et comme, jusqu'à : *Je vous hais!* tout s'y disait tendrement, c'est-à-dire spirituellement! M. Jules Janin n'y allait pas de main morte lorsqu'il criait à son contradicteur : « Va-t'en, paria, va-t'en écrire des traductions à vingt-cinq francs la feuille pour M. Panckoucke; tu n'es plus des nôtres, tu n'es plus notre frère; tu n'es plus le facile bohémien qui improvisait, mollement couché au soleil, sous l'ombre du hêtre; tu es un savant, un annotateur, un homme à palmes vertes, en un mot tout ce qu'on n'est plus; malheureux et infortuné, tu seras de l'Institut! »

C'était la grande injure alors : *tu seras de l'Institut!* Alfred de Musset écrivait de son côté le fameux vers : *Nu comme le discours d'un académicien*. Ils en étaient tous là, ou à peu près, et Théophile Gautier aussi; et c'est leur grande gloire à tous, cette parfaite et altière indifférence vis-à-vis de l'Académie française..., qui d'ailleurs ne voulait d'aucun d'eux à aucun prix, à commencer par Victor Hugo. J'avoue qu'à la place de M. Camille Doucet, je n'aurais peut-être pas su résister à l'envie facile d'un retour souriant vers ce passé plus bruyant qu'offen-

sif, mais si croyant, si chevaleresque, si bellement jeune!

Il faut d'ailleurs reconnaître que M. Jules Janin, dans son discours de réception, n'a pas craint de rendre hautement justice à cette période d'effervescence appelée le *romantisme*, plus courageux en cela que beaucoup de ses prédécesseurs. Il a salué le nom de Victor Hugo, ce qui est presque un acte d'intrépidité aujourd'hui; il a rappelé *Indiana* et *le Lys dans la vallée*, ce qui, de sa part, équivaut à une amende honorable, car, dans les aventures de sa polémique, il lui est arrivé maintes fois de malmener George Sand et de méconnaître le génie de Balzac. Il serait inutile et malséant de rechercher les causes de ces hostilités passagères effacées de si bonne foi et d'un si libre mouvement.

M. Jules Janin, loin de renier son origine, l'a donc affichée avec un enthousiasme dont il convient de le louer. Oui, le nouvel académicien appartient au mouvement romantique, ou du moins il lui a appartenu corps et âme. L'année qui vit naître *Notre-Dame-de-Paris* et les poésies de *Joseph Delorme* produisit *L'Âne mort* et *la femme guillotinée*, une fantaisie à rendre Sterne jaloux dans sa tombe. Je ne signalerai que pour mémoire *Barnave*, publié l'année suivante, un singulier ouvrage, moitié roman, moitié histoire, auquel plusieurs collaborations anonymes donnèrent la saveur imprévue et étourdie d'un pamphlet. On y remarque cette profession de foi qui porte bien la marque de M. Janin : « Si la critique vient me dire : Ceci s'est passé le 31 décembre 1789 et non pas le 1<sup>er</sup> janvier 1790; celui-ci vivait alors, celui-là était mort; je me rangerai du côté de la critique, mais je soutiendrai que ce n'est pas ma faute, que l'un a eu tort d'être vivant, l'autre d'être mort, ne fût-ce que par mon histoire, et que, pour les punir l'un et l'autre, je ne changerai pas à mon histoire un seul mot. »

Ces deux ouvrages, qui avaient la valeur de deux coups de pistolet tirés par la fenêtre (il y avait de quoi se boucher les oreilles à cette époque, tant ces sortes d'explosions étaient fréquentes!), jetèrent le nom de Jules Janin à la foule. Il avait présumé par un grand nombre d'articles çà et là; il avait pris un pied dans la critique théâtrale, il en prit bientôt quatre. Il fut vite connu, vite célèbre, vite influent. Il apportait pour sa part, dans la mêlée romantique, un style audacieux, pimpant, frétilant, bon enfant, railleur, un style emprunté à Diderot, au Diderot du *Neveu de Rameau* et de *Jacques le fataliste*, Diderot débarrassé, gesticulant dans sa robe de chambre et jetant sa pantoufle au nez du lecteur. On s'habitua facilement à cette note gaie, qu'il a comparée plus

## FEUILLETON

## PAPIERS DE FAMILLE

Suite (1)

Prosper reconduisit Sylvaine jusqu'à la porte du vestibule et revint s'accouder sur la balustrade de la terrasse, élevée de quelques mètres au-dessus de la pelouse.

Il avait cru surprendre les hôtes du château, et tout le monde l'avait surpris. Ils avaient des façons d'être singulières et des allures bizarres. Un homme coiffé d'un bonnet phrygien, un chien noir qui n'aboyait pas, une jeune fille charmante comme une tête de Greuze, une vieille marquise qui commandait en reine, un oncle qui se révélait à lui en lui laissant son titre et sa fortune, pas de legs particuliers, tout cela lui semblait en dehors des lois ordi-

(1) Voir le dernier numéro.

naires de la vie. Le cours de ses pensées le reportait vers cette jeune fille si gracieuse, condamnée à partager les tristes heures d'une douairière. Exemple rare chez un héritier, Prosper songeait à son avenir, se promettant de changer le caprice de la fortune et de réparer l'erreur d'une injuste destinée.

Il sonna.

Bernard, l'homme fatal, apparut.

— Monsieur Bernard, dit-il, je désire écrire une lettre et la faire porter à Dijon. En même temps, on me rapportera mes bagages, que j'ai laissés à la gare.

Prosper écrivit un billet à M<sup>e</sup> Benoux, par lequel il lui annonçait sa visite pour le lendemain.

— Y-a-t-il une voiture ici? demanda-t-il en cachant sa lettre aux armes de Poligny.

— Il y a quatre chevaux et deux voitures, une berline et un break, répondit Benjamin qui venait d'entrer et se tenait debout dans une attitude respectueuse.

Bernard et Benjamin s'étaient à peine éloignés que Sylvaine rentra, portant dans ses bras un énorme chat à la robe bleue zébrée de noir.

— Voilà Grisgris, dit-elle en rendant la liberté au chat, qui erra lentement dans la salle avec les ondulations d'un jeune tigre.

— C'est un magnifique animal, dit Prosper qui observait ses mouvements.

— Madame la marquise s'habille et viendra vous rejoindre. En attendant, si vous le voulez, je vous montrerai vos domaines.

— Volontiers, mademoiselle.

— Votre appartement est préparé au premier étage de la façade. C'était celui du comte. J'ai ma chambre dans l'aile gauche, où se trouve celui de la marquise. L'aile droite, inoccupée en ce moment, était réservée aux étrangers. Bernard habite une pièce du rez-de-chaussée qui communique au vestibule, Benjamin, un des pavillons de la grille. Les gens de service logent dans les communs. Sur la lisière du bois est la maison du garde. Il se nomme Carrier. C'est une espèce de sauvage qui vit dans sa forêt, ne parle à personne, et ne paraît au château que pour apporter du gibier et du poisson. Il était très-dévoué au comte.

— Le château est bien gardé.

— Pour mon compte, je suis armée. Je monte vos chevaux et je chasse sur vos terres. Vous voyez que la rivière fait presque le tour du parc. Là est un étang très-poissonneux. Il n'a pas été pêché depuis longtemps, et on attendra vos ordres pour le mettre à sec... Voici la ménagerie.

— Comment! il y a une ménagerie?

— Certainement. Le comte aimait les animaux.

Ils traversèrent le jardin. Les murs, formant des terrasses étagées, étaient tapissés de vignes et d'arbres en espaliers. A droite du potager était un immense verger, encadré par des files de hauts peupliers; à gauche, s'élevait une grande serre garnie de fleurs et de plantes rares.

Sylvaine remplissait consciencieusement son rôle de cicerone, quand une nuée de pigeons tourbillonna autour d'elle. Elle puisa dans les poches de

tard lui-même à celle du fifre, à ce *turlututu* de tous les huit jours dans les *Débats*, à ce *tirily* de toutes les quinzaines dans la *Revue de Paris* et dans l'*Artiste*, dans les dictionnaires, dans les encyclopédies, dans le *Journal des Enfants*, dans le *Musée des Familles*, dans mille autres lieux encore, car Jules Janin était fécond autant qu'ingénieur; c'était l'improvisateur qu'il est resté depuis et qu'il est encore à présent, avec un peu de cette passion légère que j'ai indiquée en courant.

Dirai-je tout le chemin qu'il a fait, c'est-à-dire tous les arpents de papier qu'il a couverts de ses indéchiffrables pattes de mouches avant d'arriver à l'Académie française? Cela me conduirait bien loin, et cela m'égarerait quelquefois. M. Jules Janin est universellement apprécié; il a eû de grands succès en douze colonnes et de petits succès en deux volumes; il a fait la pluie et le beau temps dans le monde des théâtres; il a inventé et renversé Rachel; il a patronné l'école du bon sens et poussé *Lucèce* à travers les *Burgraves*. Tout cela est connu, tout cela est ressassé. Je n'ai plus qu'à dire quelques mots de l'entrée de M. Jules Janin au milieu des Immortels.

Depuis quelques années, les réceptions académiques sont loin d'offrir le même éclat qu'au temps passé. On y vient bourgeoisement, les femmes en mantelet, les hommes en paletot. La cravate blanche n'y est plus de rigueur. Tout se perd, tout s'efface. Jadis, sous cette coupole, que d'épaules nues! que de riches costumes officiels! que de brillants uniformes! C'est là que j'ai pu voir, dans ma jeunesse, les dernières *Muses* de la Restauration, coiffées des derniers turbans et des derniers oiseaux de paradis, le cou ceint d'un long *boa*. Aujourd'hui il n'y a plus de *Muses*; il n'y a plus que de braves dames, habillées comme tout le monde et faisant partie de la Société des gens de lettres. O décadence! ô fin de toute tradition et de toute élégance! O commencement du sans-gêne et de la platitude!

Étaient-ce ces réflexions ou était-ce simplement la souffrance physique qui faisait ce front soucieux M. Jules Janin, l'autre jour? Il m'a semblé que, malgré son bel habit vert et malgré sa belle épée à poignée d'argent sur laquelle il s'appuyait avec complaisance, il m'a semblé, dis-je, que ses regards erraient dans l'assemblée avec une sorte de mélancolie. Il se disait sans doute, en dépit de la sympathie évidente dont il se sentait l'objet, que les temps étaient bien changés et que ces honneurs lui arrivaient bien tard, après tous ses frères d'armes, tous ses collègues, tous ses émules, la plupart disparus; après Mérimée, Vitet, Musset, Alfred de Vigny, et

les autres. Il se disait cela en écoutant d'un air surpris, et comme un écho lointain, son propre discours lu par M. Cuivillier-Fleury, et qui semblait un discours de M. Cuivillier-Fleury lui-même.

Ce discours comptera parmi les meilleurs feuilletons de M. Jules Janin; on l'a dit avant moi. Sainte-Beuve y est caressé plutôt qu'analysé; on sent la main d'un successeur plutôt que le scalpe d'un confrère. Quant à la réponse de M. Camille Doucet, tenez-la pour un morceau charmant de tous points, et qui aurait été applaudi même au théâtre. Ce jour-là, M. Doucet a prononcé son véritable discours de réception à l'Académie Française.

CHARLES MONSELET.

## LA GARDE RÉPUBLICAINE

Depuis longtemps on parlait d'une revue qui devait avoir lieu dans Paris, mais aucune note officielle n'était venue confirmer cette nouvelle. Cependant les troupes avaient reçu des ordres, et le dimanche 4 novembre elles venaient prendre place dans les Champs-Élysées.

Il faisait un temps splendide, aussi les spectateurs étaient-ils en grand nombre.

À une heure, les troupes, composées de la garde républicaine à pied (qui inaugurerait son nouveau costume), au nombre d'environ 2,600 hommes, de la garde républicaine à cheval, formant seize escadrons; du 8<sup>e</sup> régiment de hussards (ancien chasseurs d'Afrique); des 4<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> régiments de dragons; du 8<sup>e</sup> régiment de cuirassiers et du 4<sup>e</sup> régiment d'artillerie, avec deux batteries, étaient échelonnées en ligne de bataille dans les Champs-Élysées, l'avenue de l'Alma et le Cours-la-Reine.

Le général de Ladmirault, gouverneur de Paris, portant en sautoir le cordon de grand-croix, a reçu, à l'entrée des Champs-Élysées, le général de Cissey, ministre de la guerre. À la droite du ministre se trouvait le général Ladmirault, puis venaient les généraux du Barrail, commandant la cavalerie de Paris, et de Geslin, commandant la place, et un brillant état-major.

Après avoir passé au galop devant le front des troupes, le général de Cissey revenait se placer au pied d'un des chevaux de Marly et donnait l'ordre de défilé par compagnies et par escadrons.

Les régiments de la garde républicaine, précédés de l'excellente musique de M. Paulus, ont marché avec un ensemble et une sûreté admirables.

Chaque régiment de garde républicaine était suivi par une batterie de petites pièces d'artillerie, dites pièces de montagne, traînées par un cheval et accompagnées de six servants. Cette innovation a été à la fois fort remarquable et fort approuvée.

Dans tous les groupes on entendait les spectateurs s'extasier sur la tenue parfaite des soldats.

M. V.

## ÉPÉE D'HONNEUR

OFFERTE AU GÉNÉRAL UHRICH PAR LA VILLE DE NEW-YORK

La ville de New-York vient d'offrir une épée d'honneur au général Uhrich, l'intrépide défenseur de Strasbourg, à la suite d'une souscription à laquelle ont concouru tous les Français et surtout les Alsaciens en ce moment aux États-Unis.

Comme nos lecteurs peuvent en juger d'après le dessin que nous publions aujourd'hui, cette épée est une œuvre artistique fort remarquable.

La poignée, les garnitures du fourreau sont en or massif; le fourreau est en argent.

Le pommeau est une tête de femme représentant *Colombia*, nom allégorique de l'Amérique, en souvenir de Christophe Colomb.

Sur chaque côté de la poignée est fixée une étoile en brillants; au-dessous de l'une on lit, gravé en relief, le nom de New-York; au dessous de l'autre, celui de Strasbourg.

Le milieu de la garde est rempli par une tête de lion.

Au-dessous des étoiles on a ciselé les figures de Mars et de Minerve. Le dieu des combats et la déesse de la sagesse s'appuient sur la coquille; sur la partie fixe de cette coquille figurent en relief les armes de Strasbourg; sur la partie mobile, celles de New-York.

Sur la lame, du plus bel acier bruni, on lit cette inscription simple et touchante :

*Les Français de New-York au général Uhrich.*

L'épée, due à un habile artiste français établi à New-York, est enfermée dans un coffre confectionné avec beaucoup de luxe, d'art et de goût, dont l'intérieur est entièrement garni de satin bleu. Elle a coûté la somme considérable de 1,200 dollars.

Ce magnifique cadeau a été envoyé au général, en souvenir du siège héroïque de 1870. Une longue et éloquentة dédicace, admirablement calligra-

son tablier de soie, leur jeta des poignées de graines, et ce ne fut pas sans difficulté qu'elle se débarrassa des oiseaux familiers dont plusieurs s'étaient abattus sur ses épaules.

— Vous avez un charme pour vous faire adorer, dit Prosper.

— Oui, monsieur, répondit-elle en riant, je fais très-bon ménage avec les pigeons, les poules, les canards et les lapins.

En ce moment, ils se trouvaient sur les bords du ruisseau dont l'eau transparente laissait apercevoir des processions de petits poissons aux écailles argentées. Sylvaine leur jeta du pain qu'ils se disputèrent avec acharnement.

À quelque distance, la surface de l'étang brillait comme un miroir d'acier.

À l'appel de Sylvaine, Prosper aperçut des gazelles qui couraient à travers les arbres de la clairière.

— Vous les intimidez, dit-elle; elles ne vous connaissent pas encore et elles craignent de s'approcher, mais ma favorite viendra.

En effet, une gazelle plus petite que les autres, après des détours et des hésitations pleines de coquetterie, finit par aborder Sylvaine qui la flatta de la main.

— Voilà les cygnes et les canards, ajouta-t-elle en désignant au loin des taches blanches comme la neige qui tranchaient sur le vert éclatant d'une grande pelouse. Ne trouvez-vous pas que les cygnes ont l'air fier et méchant? Le comte disait que les cygnes étaient l'aristocratie des oies.

Ils continuèrent leur promenade, causant au hasard de tout ce qui frappait leurs yeux et éveillait leurs observations.

— Avez-vous l'intention de séjourner quelque temps à Poligny? interrogea Sylvaine.

— Au moins jusqu'à l'hiver.

— Je suis bien curieuse, n'est-ce pas?...

— C'est un défaut que je trouve adorable.

Comme ils revenaient sur leurs pas, ils aperçurent la marquise de Noirsure qui s'avançait lentement, appuyée sur une haute canne à poignée d'ivoire.

Sylvaine s'éloigna.

Prosper se découvrit et marcha à sa rencontre.

Il vit une femme de haute taille, à la physiologie hautaine, enveloppée d'une douillette en taffetas violet. Son front était encadré de boucles blanches et soyeuses. Malgré la trace des années dont son visage gardait l'empreinte, les lignes en étaient encore nobles et pures. Elle se tenait très-droite, et son œil noir inflexible, qui semblait avoir conservé l'éclat d'un œil de vingt ans, donnait une expression singulière à ses traits immobiles. Elle tendit à Prosper une main amaigrie. Cette main fine avait dû être une merveille, et elle n'avait pas entièrement perdu la souplesse d'une main de race.

Il la baisa respectueusement.

— Madame, dit-il en relevant la tête, je vous prie de vouloir bien agréer mes excuses. Je me suis présenté au château sans vous avoir informée de mon arrivée, ignorant jusqu'au nom des personnes qui l'habitaient.

— C'est ce que j'ai appris tout à l'heure; mai-

vous êtes ici chez vous, répondit la marquise d'une voix traînante et sans intonations marquées.

— Permettez-moi, madame, de me considérer comme votre hôte.

— Il y a un proverbe qui dit que l'hôte est le maître du maître.... Votre bras.... Comment trouvez-vous Poligny, monsieur?

— C'est un paradis terrestre, répondit Prosper s'en tenant à sa première trouvaille.

— Un paradis terrestre avec un chemin de fer, ajouta la marquise.

— Il est assez éloigné pour que le voisinage n'en soit pas désagréable.

— Je préfère ma chaise, c'est une vieille habitude... Cependant, je n'ai pas lieu de me plaindre de cette nouvelle manière de voyager. Je lui dois d'avoir pu recevoir le dernier soupir d'une personne que je tenais à voir mourir.

Cette déclaration, formulée avec la tranquillité la plus parfaite, fit courir involontairement un petit frisson dans les nerfs du jeune clerc de M<sup>e</sup> Aubertin. La marquise ne parut pas avoir remarqué ce léger tressaillement et elle reprit avec la même indifférence :

— Voyageant en poste, je serais arrivée trop tard.... Les gens du château vous ont-ils plu?

— Bien que je n'aie pas encore eu le temps de me former une opinion sur leur compte, répondit Prosper, ils m'ont paru des serviteurs attentifs et discrets.

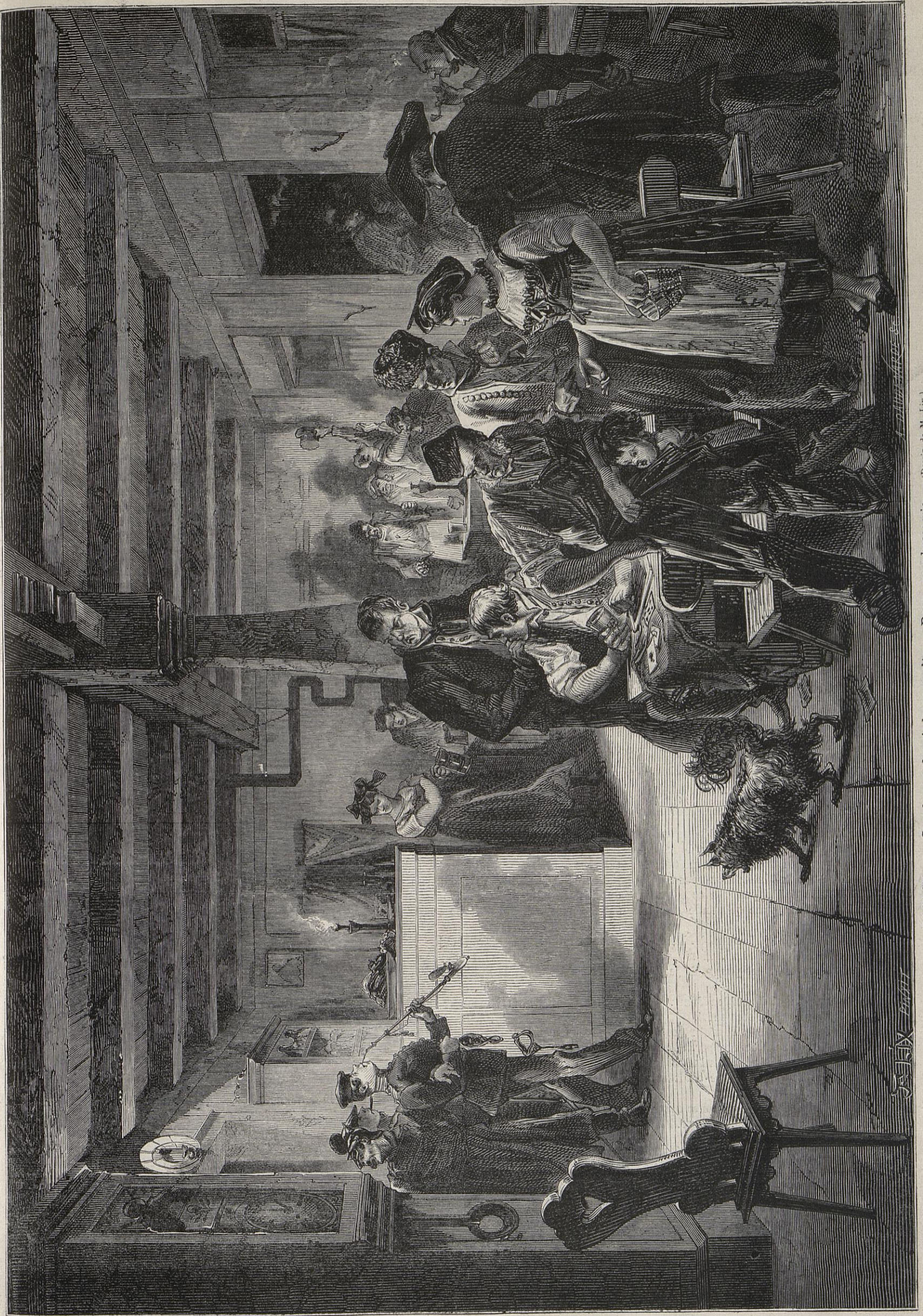
— Ils sont ici depuis longtemps. Bernard était presque un ami pour le comte de Poligny. Marianne



ANGLETERRE. — L'anniversaire de la « Conspiration des poudres » à Londres, le 5 novembre 1871. — (Dessin de M. Ed. Morin, d'après le croquis de M. D. Loye.)



ANGLETERRE. — L'anniversaire de la « Conspiration des poudres » à Londres, le 5 novembre 1871. — (Dessin de M. Ed. Morin, d'après le croquis de M. D. Loye.)



ALSACE. — Strasbourg depuis la conquête. — Dans une brasserie. — (Dessin de M. Lix.)

phiée et richement encadrée, et le portrait du défenseur de Strasbourg, entouré des noms des principales localités de l'Alsace, accompagnaient l'envoi.

Ce témoignage spontané d'estime et de reconnaissance répond victorieusement aux doutes malveillants, semés à dessein par des gens intéressés à trouver des taches dans la conduite du brave général.

Vienne le Conseil d'enquête : nous n'en doutons pas, le nom d'Urich dissipera les calomnies qui cherchent vainement à l'obscurcir, et brillera dès lors dans nos annales militaires parmi les plus grands et les plus glorieux.

V. M.

## ANNIVERSAIRE

DU COMPLÔT DES POUDRES

Quelle bizarre coutume ! Voilà des siècles que l'on brûle tous les ans, et en grande cérémonie encore, le mannequin de celui qui attenta à la vie de Jacques I. Est-ce une manifestation contre le catholicisme ? Je ne le crois pas. Il y a cinquante ans, je veux bien croire que la haine qu'on portait à la religion catholique et l'horreur qu'inspire le régicide à un peuple qui a le respect inné de la royauté, étaient encore assez vives pour faire de la pseudo-exécution une manifestation religieuse. Mais à présent, il n'y a pas moyen de voir autre chose dans le *Guy Fawkes day*, que le plaisir de la foule à voir flamber un mannequin et de satisfaire à quelques petites rancunes politiques. D'ailleurs, les Anglais ont un grand amour pour le passé et la pseudo-exécution de Guy Fawkes s'est transmise de génération en génération avec cet engouement pour les antiquités coutumes d'*Old England* qui caractérise ses habitants.

L'anniversaire du complot des poudres est donc célébré avec le même enthousiasme. Ce spectacle doit sembler assez baroque à l'étranger qui arrive à Londres le 5 novembre. Le lendemain matin, il est éveillé par des cris, des hurlements et des huées de sifflets. Il se lève effarouché, et intimement persuadé que la ville la moins turbulente de l'univers est en pleine émeute. Il jette un regard timide à travers la fenêtre et alors il voit la cause du vacarme infernal : dans une carriole traînée par un bidet est juché un gigantesque mannequin. Autour du mannequin grouille une cohue d'enfants, d'hommes du peuple, de filles, de femmes qui rient, hurlent, chantent, dansent et jettent des pommes et des navets à l'objet

de leur inimitié. Les conducteurs de la voiture sont affublés d'affreux masques et d'oripeaux grossiers ; de temps en temps ils parcourent la foule et demandent des sous qu'on leur refuse rarement. Quant au mannequin, il simule probablement une personnalité désagréable au public.

La procession continue ainsi à parcourir la ville pendant toute la journée. Vers le soir, la cohue s'achemine vers Hampstead, Heath, Blackheath Common ou Marylibone Fields où des fervents ont préparé d'avance un gigantesque feu de joie. Le mannequin est enfin retiré de la carriole ; on le dépose en grande cérémonie au milieu du bûcher, puis, au milieu de huées indescriptibles, de trépignements de joie extraordinaires, on met le feu à la paille et... justice est faite !

Celui qui s'amuse le moins, par exemple, c'est le bidet.

Malgré l'enfantillage apparent de toute cette mascarade, un observateur y découvrirait le plus infailible baromètre des dispositions du peuple anglais. Là se cache sous une grossière écorce le secret de ses partialités et de ses haines. Savez-vous, par exemple, qui a été brûlé en effigie lundi dernier ? Bismark et Brigham Young. Eh bien, si vous vous en reposez sur la presse anglaise, vous seriez tout disposé à croire que les Anglais sont loin d'être Prussophobes ; détrompez-vous : jetez les yeux sur cette immense plaine au nord de Londres qu'on appelle Hampstead Heath ; voyez avec quelle joie peu dissimulée l'immense foule qui s'y trouve rassemblée, grille le mannequin qui représente le despotisme militaire dans son essence ; examinez l'expression peu équivoque de ces visages, et dites-moi si cette manifestation sérieo-grotesque n'en raconte pas plus sur les véritables sentiments de la population, que tous les journaux et les livres qui veulent en faire accroire à l'Europe. J'ai vu dans le *Guy Fawkes day's* de lundi, un indice certain de la sympathie bien réelle qu'éprouvent pour nous les masses de ce pays, et de la haine tout aussi réelle que les cœurs anglais ressentent pour les vainqueurs.

Dans le mannequin de Bismark il y avait l'auto-eratie prussienne. Quant à Brigham Young, il y avait longtemps qu'on s'indignait ici de voir un état de choses illégal, dans un pays où la légalité passe avant toutes choses. D'ailleurs, la bigamie est particulièrement abhorrée en Angleterre. De là, la pseudo-exécution du grand prophète des Mormons.

C. B.

Londres, 9 novembre.

## LE CABARET STRASBOURGEOIS

DEPUIS LA CONQUÊTE

C'est l'antique brasserie alsacienne, aux plafonds élevés et brunis par la fumée, aux meubles luisants de propreté, aux longues tables blanches frottées au grès tous les matins.

Les hommes, les vieillards, les jeunes gens s'y réunissent, le soir, et conversent longuement en vidant les chopos traditionnelles ; c'est là qu'autrefois ils buvaient à la patrie, pendant que, religieusement, les jeunes écoutaient le récit des victoires gagnées par les anciens, car presque tous les Alsaciens ont été soldats.

Le vieillard racontait les batailles du commencement du siècle, les autres parlaient de l'Afrique, de la Crimée ou de l'Italie, et les jeunes disaient dans leur enthousiasme : « Nous aurons aussi notre tour ! »

Et l'on vidait gaiement les chopos où moussait la bonne bière.

Aujourd'hui, quelle différence !

C'est sur un territoire appartenant à nos ennemis que nos compatriotes d'hier parlent des malheurs de leur France bien-aimée ; c'est sur un sol prussien qu'eux, Français naguère, se rappellent avec tristesse la longue succession de calamités qui les a faits Allemands ; c'est dans Strasbourg, aujourd'hui allemande par la conquête, qu'ils se souviennent du siège, du bombardement et de l'incendie de cette malheureuse ville.

Et les chopos cependant se vident, mais non plus avec la franche gaieté des anciens jours. Des larmes se mêlent à la bière.

Mais on entend du tapage au dehors, la porte s'ouvre et des soldats prussiens, orgueilleux et lourds, font irruption dans la brasserie, faisant sonner haut leurs éperons et traînant avec une grossière arrogance leurs sabres sur le parquet sablé.

L'un d'eux jette sournoisement un regard de convoitise sur la pendule : *Trahit sua...*

Tout le monde a fait silence. Chacun se hâte précipitamment d'achever sa chope entamée ; l'hôtesse regarde les soldats d'un air péniblement courroucé, la haine se mêle à la tristesse sur le visage des Alsaciens, qui quittent gravement la brasserie, laissant les conquérants tudesques s'enivrer de la bière stras-

est la fille de Bernard, et Benjamin est le neveu de Bernard. Il n'y a que le vieux Carrier, le garde-chasse, qui ne soit pas un Bernard... Et ma demoiselle de compagnie, comment la trouvez-vous ?

— Le peu d'instant que j'ai passés avec elle m'a laissé l'impression d'une jeune personne accomplie.

— Vous me semblez bien inflammable. De mon temps, les jeunes gens étaient ainsi. Il n'y a que moi de changée. Je ne vous blâme pas, mais je puis vous donner un conseil.

— Il sera respectueusement écouté, madame.

— Cela ne veut pas dire qu'il sera suivi.

— Il le sera sans doute quand je l'aurai reçu.

La marquise s'arrêta et regarda Prosper. Son œil brilla d'un éclat métallique, mais ce regard n'eut que la durée d'un éclair, et sa physionomie avait conservé sa calme froideur.

— Je suis une vieille femme plus jalouse que les jeunes, reprit-elle après un instant de silence. N'aimez pas cette jeune fille... et surtout ne lui permettez pas de vous aimer.

— Puis-je savoir, madame, quel intérêt s'attache à cette recommandation ?

— Son intérêt est le vôtre.

Sur ces mots, la marquise de Noirsure dégagna son bras, et s'éloigna à pas comptés comme elle était venue.

Quand elle eut disparu, Prosper chercha le sens énigmatique des paroles qu'il venait d'entendre. Ce conseil était-il destiné à écarter la pensée d'une séduction facile, ou à le mettre en garde contre un

calcul de la jeune fille ? Ces réflexions, sans le satisfaire, laissèrent un doute dans son esprit, comme ces vins agréables qui laissent au palais une saveur pleine d'amertume. Il promena son regard autour de lui pour dissiper une idée importune, cherchant s'il n'apercevrait pas la robe rouge de Sylvaine à travers les arbres.

A ce moment, le grand chien noir qu'il avait remarqué le matin vint tourner autour de lui comme s'il voulait le guider. Prosper le suivit machinalement. L'intelligent animal le conduisit auprès de Sylvaine, assise sur un banc de verdure et occupée à un travail de broderie.

— Vous avez l'air préoccupé, dit-elle en fixant sur lui son limpide regard.

— En effet, mademoiselle.

— Pardonnez-moi si je suis indiscret.

— C'est un secret qui vous concerne et que je tiens à partager avec vous.

— Un secret ?...

— Oui. Tout à l'heure, dans ma conversation avec la marquise de Noirsure, elle m'a fait entendre que toute sympathie devait s'éloigner de vous, et que la vôtre même devait être repoussée. Elle a ajouté qu'elle me donnait ce conseil dans votre intérêt et dans le mien. Je cherche la raison de ces singulières paroles, et j'ai pensé que vous pourriez peut-être me les expliquer.

— Je ne puis vous donner qu'une explication. La marquise me hait... Et pourtant, je ne lui ai jamais fait de mal.

— Elle vous hait ?

— Oui, il me semble depuis longtemps qu'elle se venge sur moi d'une chose que j'ignore.

— Eh bien, mademoiselle, s'il en est ainsi, je chercherai la vérité, et si vous avez à craindre sa vengeance, je saurai du moins vous affranchir de sa domination.

— J'ai confiance en vous, monsieur, et quoi qu'il arrive, je vous parlerai toujours avec franchise. Puisque vous avez voulu partager un secret avec moi, je puis vous dire ce que le comte de Poligny m'a répété plusieurs fois : « Sylvaine, mon enfant, moi « mort, tu seras libre. Jusque-là, tu appartiens à la « marquise. Si tu m'aimes, obéis. » J'ai été patiente, mais ma liberté aura été chèrement payée.

— Je trouverai peut-être la clef de cette énigme, et vous m'y aiderez. Bien des choses vont changer. En attendant, reprenez la libre disposition de vous-même, puisque vous êtes déliée de votre obéissance.

— Mais que ferai-je ici, du jour où je ne serai plus demoiselle de compagnie de M<sup>me</sup> de Noirsure ?

— J'attends la visite du notaire de la famille. Quelles que soient les dispositions de mon oncle, ceux qui l'aimaient me seront chers.

A cet endroit de la conversation, Bernard apparut, se dirigeant de leur côté.

— M<sup>e</sup> Benoux vient d'arriver, dit-il, et il m'envoie prévenir M. le comte qu'il est à ses ordres.

— Bien. Dites-moi, Bernard, vous étiez l'ami de mon oncle, j'aurai à causer avec vous.

Il le prit à part :

— Bernard, il y a un secret dans cette maison.

— Un secret de mort.

bourgeoise entre eux, dans le vide, en célébrant les hauts faits du vieux et sanglant Guillaume.

Tous les jours le même fait se répète à Strasbourg.

Les braves habitants de cette noble cité, si malheureusement éprouvée par la guerre, montrent avec la plus grande dignité leur antipathie envers les vainqueurs, et prouvent à tout moment que, si la violence les a rendus sujets de l'Allemagne, leur cœur est resté vraiment français.

CLÉMENT PRIVÉ.

## COURRIER DU PALAIS

Le procès qui se juge à Versailles, celui des hommes accusés de l'assassinat du général Lecomte et du général Clément Thomas, se continue devant le 6<sup>e</sup> conseil de guerre depuis dix jours.

Vingt-sept accusés sont sur les bancs de l'accusation, et, parmi eux, les physionomies originales et caractéristiques ne manquent pas; ce sont celles que l'on retrouve le plus souvent dans les procès politiques. Elles forment, par leur variété même, un ensemble qui, — comme ensemble, — n'apporte de nouveau que l'élément de la Commune. Les débats, au moment où j'écris, ne sont pas terminés; ils ne le seront que jeudi soir au plus tôt. Dieu nous garde donc de signaler comme des assassins convaincus des hommes qui, tous, se défendent encore d'avoir participé à ce drame sanglant.

Cependant, la plupart des accusés conviennent qu'ils ont été des partisans actifs de l'insurrection du 18 mars, sinon des sectaires de la Commune.

M. le lieutenant-colonel Aubert préside avec une remarquable impartialité, et s'efforce surtout de maintenir l'accusation, les accusés, leurs défenseurs et les témoins dans le milieu spécial du crime de la rue des Rosiers.

M. le commandant Rustan, du 88<sup>e</sup> de ligne, occupe le siège du ministère public; il semble avoir à cœur de prouver, — et il y réussit complètement, — que la conviction produit l'éloquence. Calme avant tout, connaissant à fond ce volumineux dossier, ne prenant la parole que lorsqu'il a quelque chose à dire, mais le disant alors avec netteté, sans émotion et sans embarras, parce qu'il ne cherche pas la phrase, il arrive à une très-remarquable supériorité. C'est

précisément parce qu'il s'inquiète peu de l'effet qu'il produit que ses arguments portent et que ses répliques ont une force peu commune. Il n'improvise pas, il cause dans un langage correct, élevé, et dont la soudaineté est pleine de vigueur. Deux ou trois fois déjà, dans les incidents les plus impossibles à prévoir, il a eu des mouvements qui ont entraîné l'auditoire.

Le banc de la défense, chose bien remarquable, semble s'étudier, cette fois, à demeurer sobre de questions, d'interpellations; il s'abstient des taquineries ordinaires et laisse l'affaire s'instruire, repoussant toute discussion prématurée. Cette double attitude semble nous promettre une lutte sérieuse quand viendra l'heure du réquisitoire et des plaidoiries.

M. le commissaire du Gouvernement, qui lui-même fait partie du 88<sup>e</sup> régiment de ligne, prisonnier en Allemagne depuis la déplorable journée de Sedan, a commencé par réhabiliter le numéro de son régiment. « Il ne faut pas faire de confusion, a-t-il dit, entre le 88<sup>e</sup> de ligne et le 88<sup>e</sup> de marche, composé de trop jeunes recrues, ayant des cadres insuffisants et incomplets, dépourvu d'officiers, ce qui explique sa défaillance devant ces insurgés du 18 mars, et la presse s'est empressée de reproduire ces paroles qui ont précédé l'exposé général de l'affaire. »

Le principal accusé est précisément un sergent-major de ce 88<sup>e</sup> de marche. C'est un nommé Verdagner, un Catalan qui avait pour maîtresse une domestique de la maison du général Ambert, Catalan comme lui. Le général était absent, Verdagner venait dans la maison en uniforme de commandant de la garde nationale, il dînait là et il causait. C'est ainsi qu'il aurait raconté qu'il avait participé à l'assassinat du général Lecomte qui, le matin du 18 mars, l'avait menacé de le faire fusiller pour avoir mis la croix en l'air. Un vol a été commis dans cette maison; Verdagner mettait les uniformes du général, avait emporté ses croix et ses bijoux. Les deux servantes, la fille Dagasse et la fille Bonnard, ont à répondre de ce vol comme complices.

Verdagner est un homme de moyenne taille, à la voix douceuse, au parler lent, il a laissé pousser ses cheveux et sa barbe, et les témoins qui croient le reconnaître pour l'avoir vu faire sur le général dans la cour de la maison, rue des Rosiers, ajoutent: Si c'est lui, il est bien changé.

Après lui, vient Simon Mayer, capitaine de la garde nationale, commandant le poste du Château-Rouge quand le général Lecomte et divers officiers y ont été successivement amenés prisonniers. Il

paraît certain, d'après les dépositions des prisonniers survivants qu'il a été pour eux plein de politesse et d'égards, et que même il a cherché à faire sortir quelques prisonniers. L'accusation lui reproche d'avoir livré le général à une troupe irrégulière, commandée par un capitaine inconnu, se présentant au nom d'un comité de surveillance dont la position ne se trouve pas bien exactement déterminée.

Le portrait de Simon Mayer, tracé par l'ensemble des témoignages, en fait une personnalité trop commune dans nos guerres civiles: l'homme qui aime à paraître, qui aime à poser! Nommé commandant de place par la Commune, il monte sur la colonne Vendôme quelques moments avant sa chute, il prononce un discours, il agite son képi à triple galons d'or, il descend le drapeau tricolore... Toutes manifestations bien inutiles, hélas! mais on le regarde!

C'est Simon Mayer qui suit tous les convois funèbres, en grand uniforme et improvise les oraisons funèbres, qui se fait photographe dans toutes les situations intéressantes: Il a été chargé, comme commandant de place, de faire une ronde, et il écrit un rapport qui a été lu à l'audience et qui, par son emphase minutieuse, devient presque une charge contre lui.

Comment vous parler du polonais Kasdowski, ouvrier mécanicien dont le visage est tellement bruni et bistré, qu'un témoin, une femme de Gentilly, à qui M. le président adressait la question d'usage: « Connaissez-vous quelqu'un des accusés? » répondait naïvement: « Je n'en connais qu'un seul, le nègre! »

Et elle ajoutait presque aussitôt, sans attendre une question nouvelle: « C'est moi qui le blanchissais! »

Kasdowski était aussi commandant de place rue des Rosiers, et il interrogeait les prisonniers. De nombreux témoins, et des plus respectables, affirment qu'il a fait tous ses efforts pour s'opposer à l'exécution des deux généraux.

Vient ensuite Herpin-Lacroix, ancien capitaine des francs-tireurs de Loir-et-Cher, pendant la guerre contre les Prussiens. Il affirme que le général Von der Thane a mis sa tête à prix et lui a offert 200,000 thalers pour cesser ses expéditions. On l'a surnommé: *Corpo di Baccho*. C'est son juron habituel! Il a prononcé rue des Rosiers un discours dans lequel, selon lui, il a cherché à calmer la foule, s'élevant avec énergie contre une exécution sans jugement.

Parmi les accusés qui reconnaissent avoir assisté à cet odieux assassinat, il n'en est pas un qui ne soutienne avoir fait tous ses efforts pour l'empêcher, ce qui faisait dire à M. le commissaire de la Républi-

— Vous le connaissez?

— Oui, monsieur le comte.....; si je ne me trompe, M<sup>e</sup> Benoux doit le connaître mieux que moi.

C'est ce que je saurai tout à l'heure; mais vous, qui étiez de la famille, il y a bien des choses dont vous avez été témoin, et je ne veux rien ignorer de ce qui se passe ici.

Bernard s'éloigna. Prosper prit congé de Sylvaine et rejoignit M<sup>e</sup> Benoux qui l'attendait.

### III

#### CONSEILS A UN GENTILHOMME

M<sup>e</sup> Benoux était un homme d'une cinquantaine d'années. Ses yeux d'un bleu terne, ses cheveux gris, son visage aux lignes molles et froides, sa voix lente et posée, ses gestes rares et méthodiques donnaient à toute sa personne quelque chose d'effacé. A le voir coiffé d'un chapeau de feutre bas à larges ailes, chaussé de souliers à cordons, vêtu d'un habit noir flottant à basques carrées, il ressemblait à un pasteur protestant, et on lisait visiblement qu'aucune passion forte n'avait laissé son empreinte sur cette paisible physionomie.

Après l'échange des courtoisies ordinaires, Prosper sonna pour demander une collation. M<sup>e</sup> Benoux profita de ce temps d'arrêt pour ouvrir un vaste portefeuille de cuir à serrure, dont les côtés se développèrent comme le soufflet d'un accordéon. Après en avoir tiré plusieurs dossiers volumineux, il dit en les disposant devant lui sur la table:

— Vous plaît-il que nous causions de la succession de feu monsieur votre grand oncle, le comte Meslin de Poligny?

Prosper inclina la tête.

— Voici son testament olographe:

*Je lègue tout ce que je possède, tant en biens meubles qu'en immeubles, et en toute propriété, à mon neveu Prosper Meslin. Je désire qu'il porte mon titre et mon nom de famille.*

Fait à Poligny, le 17 janvier 1852.

MESLIN DE POLIGNY.

— Voici, maintenant, poursuivit le notaire, l'état détaillé des biens et valeurs dépendant de la succession, et qui peut tenir lieu d'inventaire. Il comprend une inscription nominative de quarante mille francs de rente 3 0/0, inscrite au grand-livre, diverses obligations, les titres de propriété du domaine de Poligny et de ses dépendances, ainsi que les baux passés avec les fermiers. Comme j'étais dépositaire de ces titres, feu M. le comte, en me remettant son testament, m'avait exprimé le désir que les scellés ne fussent point apposés. En outre, voici ce qu'il m'a chargé de vous remettre confidentiellement.

M<sup>e</sup> Benoux plongea la main dans les flancs ouverts du portefeuille, et en tira un petit volume relié en chagrin violet à fermoir d'argent, enfermé dans un étui de velours. La couverture portait imprimées les armes de Poligny. Le livre était entouré d'un ruban de soie rouge, croisé et scellé par un cachet

de cire aux mêmes armes. Au-dessous se lisait cette devise:

*Avec le peuple.*

Le notaire s'était levé:

— Si vous le voulez bien, dit-il, j'irai présenter mes devoirs à M<sup>me</sup> la marquise de Noirsure pendant que vous examinerez ce livre, et je reviendrai ensuite me mettre à votre disposition pour vous donner tous les détails et éclaircissements qui pourront vous être utiles.

Prosper fit un geste d'acquiescement et reconduisit M<sup>e</sup> Benoux jusqu'à la porte. Quand il se trouva seul, il brisa les scellés du livre qui contenait sans doute la révélation du secret qui pesait sur la destinée de Sylvaine. Les feuillets en étaient de parchemin, sur lequel une main ferme avait tracé des lignes nettes et régulières. La première page portait en titre:

*Conseils à un gentilhomme.*

CHARLES JOLIET.

(La suite au prochain numéro.)

que : « Tout le monde a protégé le général Clément Thomas, et cependant nous comptons dix-neuf balles dans son corps ! »

Je me tais naturellement sur les détails de cette scène hideuse; les journaux judiciaires sont là pour vous donner ces détails, qui se trouvent reproduits à chaque instant dans les débats, et toujours avec quelque circonstance nouvelle.

Que de sang! que de honte! que de larmes!

Je laisse de côté les autres accusés; mais de quel côté chercher des notes moins désolantes pour mon courrier?

Devant la cour d'assises de la Seine comparaissent les surveillants de la Roquette et de Mazas. Devant le tribunal correctionnel, les malheureux qui ont usurpé des fonctions publiques; à Rouen, devant les assises de la Seine-Inférieure, un procès politique du même genre...

Allons! semaine maudite, finis comme tu as commencé; mais je renonce à me faire ton chroniqueur. Je m'aperçois que, décidément, je ne vauds rien pour cela.

PETIT JEAN.

#### M. PAUL DE SAINT-VICTOR

Nous donnons aujourd'hui le portrait de M. Paul de Saint-



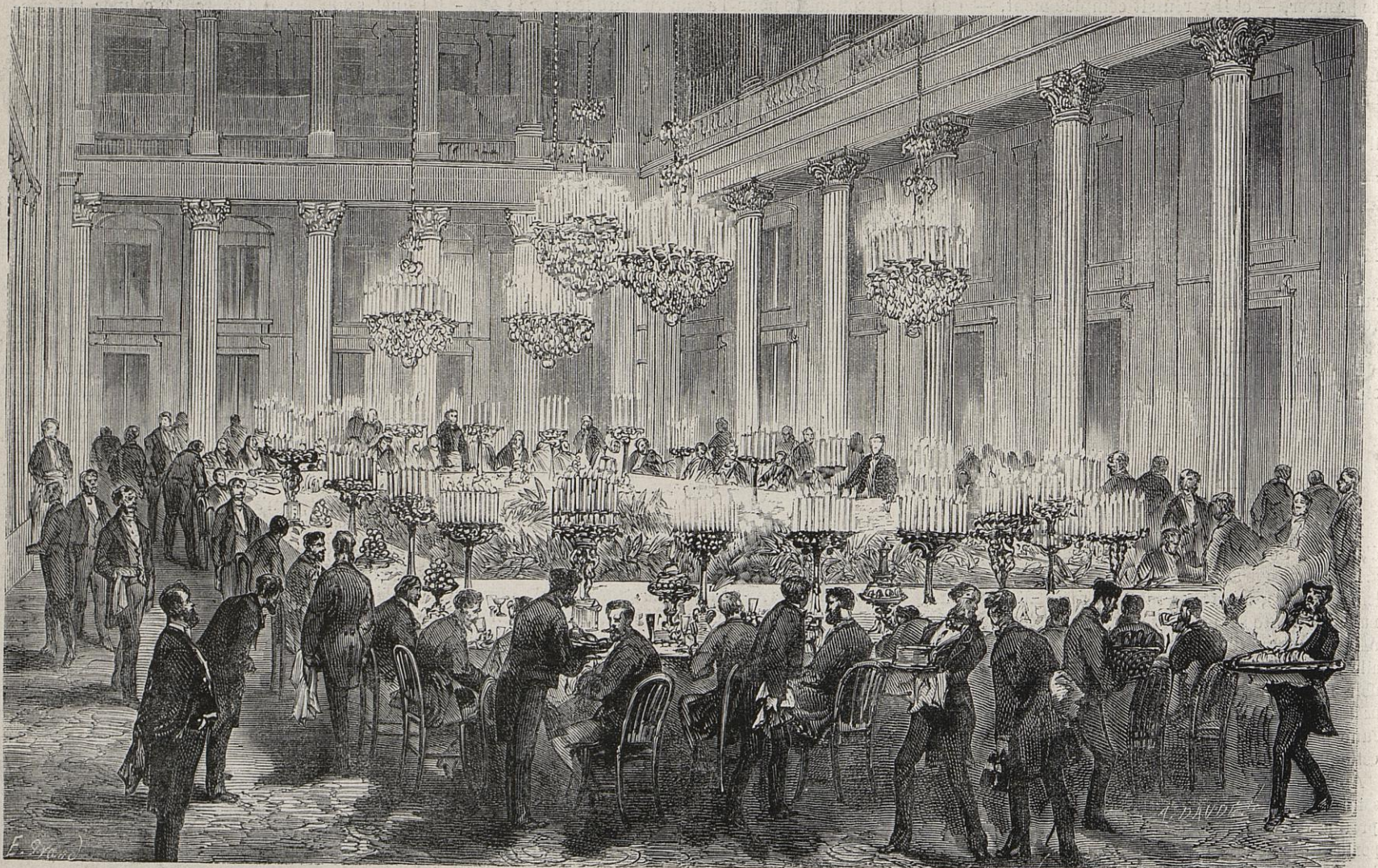
M. PAUL DE SAINT-VICTOR.

Victor, notre confrère du *Moniteur*.

Sa jeune célébrité expliquerait à elle seule cet hommage; le *Monde illustré* le devait aussi à l'écrivain qui, au milieu des désastres de notre patrie, a tenu si haut, en face de l'assiégeant, le drapeau de la fierté nationale, et a souffleté de si rudes lanières les *bandits* de la Commune associés à l'œuvre des *Barbares* (1).

Vaincue sur les champs de bataille par la machinerie mathématique des canons Krupp et par l'imprévoyance de ceux qui, en acceptant le combat dans de semblables conditions, ont donné tête baissée dans le panneau tendu par M. de Bismarck, la France a senti comme un haume sur ses blessures versé par cette éloquence patriotique. Tandis que, sous les murs de Paris, un jeune et grand peintre savait mourir en grand citoyen, et qu'en ce martyr l'art français éprouvait une perte cruelle, la voix d'un autre artiste, celle de M. Paul de Saint-Victor, jetait comme un défi aux Prussiens et leur disait : « Si la France, épuisée pour un moment, ne peut en frappant le sol faire sortir assez de soldats pour vous terrasser, du moins elle reste toujours la mère inépuisable de ces légions

(1) La 3<sup>e</sup> édition de *Barbares et Bandits*, de M. Paul de Saint-Victor, vient de paraître chez Michel Lévy.



PARIS. — Le dîner offert par M. Léon Say, au Conseil municipal et au Conseil général dans la cour du Tribunal de commerce.

D'après nature, par M. Eug. Grand.)



LES COMBATS SOUS METZ (suite). — Bataille de Gravelotte. — Le drapeau du 3<sup>e</sup> bataillon du 51<sup>e</sup> de ligne. — (D'après nature par M. Desroches-Valney.)

d'artistes qui, quoi que vous fassiez, inondera la Prusse elle-même de ses clartés.»

Le talent de M. de Saint-Victor a trouvé des voies nouvelles parmi nos ruines fumantes, il s'est grandi de toute la grandeur des événements.

Ce sera, nous n'en doutons pas, pour nos lecteurs une vive satisfaction de connaître les traits d'un écrivain qui, tout en demeurant dans les plus hautes sphères des lettres, a su devenir populaire.

Quand l'Académie lui ouvrira-t-elle ses portes?

P. D.

## LE BANQUET

DU PRÉFET DE LA SEINE

Mardi, 17 novembre, M. Léon Say offrait un grand dîner aux membres du Conseil général de la Seine.

C'est dans la cour d'honneur du Tribunal de Commerce qu'a eu lieu le dîner. Cette cour avait été disposée pour la circonstance avec un goût charmant.

Le palais était tout resplendissant de lumières. Les dalles des couloirs et de la cour étaient recouvertes de tapis magnifiques.

La salle du banquet était éclairée par cinq grands lustres et une grande quantité de candélabres. Une vaste table circulaire, pouvant contenir une centaine de personnes, était disposée pour les convives. L'espace intérieur était rempli par un tapis de verdure.

Des fleurs, provenant des serres de la ville, ornaient la table. Quatre-vingts invités ont pris place autour de cette table, qui ne mesurait pas moins de soixante mètres de circonférence sur deux de large, et qui, avec toute les fleurs et le luxe du service, offrait un coup d'œil merveilleux.

La salle des Adjudications, où siège le Conseil de préfecture depuis l'incendie de l'Hôtel-de-Ville, avait été préparée pour servir de salon. C'est là que M. le préfet de la Seine a reçu ses invités.

A huit heures et demie le dîner a commencé. La place d'honneur était occupée par M. Léon Say, ayant à sa droite M. Littré, vice-président du Conseil général et député de la Seine, et à sa gauche M. Drouin, président du tribunal de commerce.

En face de M. Léon Say était assis M. Vautrain, président du Conseil général, ayant à ses côtés M. Husson, secrétaire général de la préfecture de la Seine et M. Fouquier, secrétaire général de la préfecture de police; M. Lucien Lemocime, sous-préfet de Saint-Denis; M. Pallain, sous-préfet de Sceaux; M. Darange, chef de la division départementale au ministère de l'Intérieur; MM. Belgrand, Alphand, Pelletier, tous trois directeurs à la préfecture de la Seine, étaient au nombre des convives.

L'organisation et le menu du banquet étaient réellement splendides.

A l'issue du banquet, M. Léon Say a porté le toast suivant au président de la république :

« Si je prends la parole à la fin de ce dîner, ce n'est pas pour vous ramener aux affaires ni pour vous provoquer à les oublier. Nous ne sommes pas en session, et, quoi qu'on en ait dit, nous ne sommes pas en fête. Mais je puis constater avec bonheur qu'il existe entre tant de personnes d'opinions si diverses des relations de bonne société, et je pourrais dire de confraternité, qui donnent les meilleures garanties pour l'administration des affaires du département. (Marques d'approbation.)

« Je sais bien qu'il y a des personnes qui ne croient à la sincérité des opinions que quand elles se traduisent par des élans passionnés, et qui trouvent plus viril d'avoir des ennemis que des adversaires. Je ne suis pas de ceux-là, vous n'en êtes pas non plus. (Assentiment unanime.)

« Ce n'est pas que je nie que la société n'ait des ennemis, et le moment serait bien mal choisi pour le nier; mais ces ennemis de la société sont en dehors de ce que je pourrais appeler, si l'expression ne paraissait pas jurer avec le suffrage universel, en dehors, dis-je, du pays légal.

« Quand on se réunit pour sauver la maison, on n'admet pas avec soi ceux qui veulent l'incendier.

La société politique, d'ailleurs, est assez large pour embrasser tous les partis.

« S'il est un exemple de la largeur de terrain qu'un esprit élevé peut occuper dans les matières politiques, c'est celui que nous offre l'homme éminent qui dirige nos affaires. M. Thiers est au-dessus de tous les partis; il représente la société, la république, l'ordre. Aussi est-ce avec confiance que je vous propose la santé de l'illustre président de la république, de M. Thiers. » (Applaudissements prolongés.)

Ensuite M. Vautrain, président du Conseil général, a pris la parole. Après s'être associé aux excellentes paroles de M. Léon Say, il a vivement félicité M. le préfet du concours empressé et de l'appui bienveillant qu'il apporte à tout ce qui intéresse le département. En terminant, M. Vautrain a porté un toast à M. Léon Say, « l'homme sympathique à tous, a-t-il dit, et qui a su conquérir l'estime de tout le monde. »

D'autres toasts ont encore été portés et d'autres discours ont été prononcés; cependant à onze heures et demie, il ne restait plus un seul convive dans la brillante salle où le banquet avait eu lieu. C. E.

## METZ

Après la bataille de Borny, l'armée avait reçu l'ordre de continuer le mouvement de retraite interrompu le 14, et le 15, dès le point du jour, les convois s'étaient mis en route.

L'empereur était toujours à Longeville, dans la maison Hénocque, qu'il habitait depuis la veille, et sur laquelle les Prussiens dirigèrent le feu d'une batterie, bientôt éteinte par les pièces à longue portée du fort Saint-Quentin.

Le reste du jour, l'armée ne fut point inquiétée, et les troupes purent établir leurs campements en toute tranquillité.

Le 2<sup>e</sup> corps, arrivé le premier, en dépit d'une marche fort longue et rendue difficile par l'encombrement des routes, atteignit dans la journée le village de Rezonville, en avant duquel il s'établit;

Le 6<sup>e</sup> corps se plaça sur la droite de la route qui domine Vionville et sur les hauteurs qui séparent Rezonville de Villers-au-Bois;

Le 3<sup>e</sup> corps, commandé depuis la veille par le maréchal Le Bœuf, s'installa à Vernéville, faisant face à l'ouest, entre ce village et Saint-Marcel;

Le 4<sup>e</sup> corps, parti le dernier de Metz, après avoir campé en avant de Woippy, sur la route de Briey, s'achemina le 16, de grand matin, vers Doncourt.

Quant à la garde, elle se trouvait déjà à Gravelotte, à la bifurcation des routes de Conflans et de Mars-la-Tour;

Enfin, la division de la cavalerie de réserve du général de Barrail, composée de chasseurs d'Afrique, éclairait la route d'Étain, tandis que celle du général de Forton, composée de deux régiments de dragons et de deux régiments de cuirassiers, éclairait celle de Saint-Mihiel.

Le 16 août au matin, pendant que l'empereur se dirigeait à toute vitesse sur Verdun par la route d'Étain, la division Forton, chargée, avons-nous dit, d'éclairer l'armée, était surprise par l'ennemi avec ses chevaux entravés et dessellés, et les premiers obus prussiens tombaient sur le 2<sup>e</sup> corps.

Surprise par cette attaque soudaine, la cavalerie se porte rapidement à la hauteur de Rezonville, derrière le campement du 2<sup>e</sup> corps, auquel le général Frossard fait prendre les armes pour occuper les positions de combat, reconnues d'avance.

La division Bataille, qui occupe sur la droite les hauteurs dominant le hameau de Flavigny, se porte la première en avant, et, par son énergie et sa vigueur, le général arrête un mouvement de panique du 8<sup>e</sup> de ligne, fuyant à la débandade sous une grêle d'obus. En parvenant à rallier ce régiment, qui fait partie de sa première brigade le général Bataille évita sans doute un véritable désastre.

Par malheur, une partie des troupes de cet officier général se trouvait auprès du général Frossard, qui n'en trouvait jamais assez autour de lui. Ce ne fut qu'au bout d'une heure, après avoir envoyé successivement tous ses aides de camp auprès du com-

mandant du 2<sup>e</sup> corps, que le général Bataille put rentrer en possession de son artillerie divisionnaire.

La division Vergé, que le commandant de la 2<sup>e</sup> division avait appelée à son aide, n'arrivait pas non plus. Ce fut la brigade Valazé qui se porta en avant; encore le 32<sup>e</sup> de ligne ne put-il tenir longtemps devant le terrible feu d'artillerie que l'ennemi dirigeait sur nous.

Ce premier engagement fut très-meurtrier. Le général Bataille, après avoir été démonté deux fois, fut blessé au ventre, et, après avoir pris quelques dispositions, dut confier au colonel Loysel le commandement de sa division.

Pendant ce temps, le 12<sup>e</sup> bataillon de chasseurs et un régiment de ligne de la même division s'opposaient sur la droite à ce que l'ennemi pût tourner les positions, tandis que sur la gauche, du bois des Oignons, où ils se tenaient cachés, les Prussiens nous mitraillaient.

En face de ce bois avait été placée la brigade Lapasset, détachée du 5<sup>e</sup> corps pour les observer et couvrir la tête du défilé de Gonze. La division Vergé tenait la gauche de la division Bataille.

Le maréchal Canrobert, à son tour, déploie son corps d'armée en avant de Rezonville, entre la route de Verdun et le village de Saint-Marcel. La division Tixier à droite, le 9<sup>e</sup> de ligne de la division Besson et la division Lafond de Villiers à gauche, et s'appuyant sur la route.

La 4<sup>e</sup> division Levassor-Sorval s'établit en arrière et parallèlement à la route, avec ordre de soutenir la division Lapasset et de surveiller les ravins qui, par les bois, aboutissent à Ars et Novéant.

Bientôt deux attaques de l'ennemi se dessinent nettement, l'une se dirigeant à gauche par les bois de Vionville, de Saint-Arnould et des Oignons; l'autre sur notre front par Mars-la-Tour et Vionville.

(A suivre.)

## CHRONIQUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra : reprise de *Don Juan*, opéra en cinq actes, de Mozart. — Concerts du Conservatoire : *Gallia*, cantate de M. Gounod.

Revenons sur la reprise de *Don Juan*, dont nous n'avons fait qu'esquisser le compte rendu la semaine passée.

Il y a pour nous des satisfactions de plus d'une sorte à voir ce chef-d'œuvre reparaitre sur la scène. Et d'abord si nous nous imposons la pénitence de lire les feuilletons que depuis quinze ans nous avons eu la témérité d'écrire sur un tel sujet, nous sentirions combien nous sommes loin de compte avec le génie de Mozart. Aussi est-ce avec joie que nous saisissons tous les prétextes de payer notre dette d'admiration.

Ce n'est point, d'ailleurs, que ce devoir soit si difficile à remplir ! (j'en appelle à mes confrères). Il y a dans cette richissime partition de *Don Juan* tant de découvertes à faire, que l'explorer en détail est un plaisir; car il y a toujours quelque trouvaille à y faire, et le moins qu'on puisse y ramasser est encore du diamant.

Cependant....

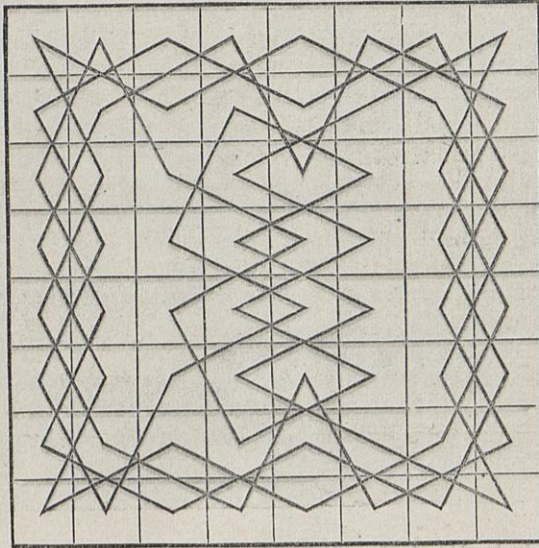
Vous vous souvenez de la réponse de Boileau à Louis XIV qui lui montrait des vers de sa façon à lui, grand roi peut-être, mais détestable poète : « Rien n'est impossible à Votre Majesté ! Elle a voulu faire de mauvais vers, et du premier coup elle y a réussi ! » — Eh bien ! voilà qu'aujourd'hui il nous tombe sous la main une page de *Don Juan* fort médiocre, qu'heureusement on supprime à l'Opéra, et dont nous prendrons occasion pour parler à l'ombre vénérée de Mozart avec la franchise de Boileau s'adressant à son maître.

Et nous lui dirons : Immortel génie, rien ne vous était impossible !... Votre librettiste, l'abbé Da Ponte, ne tenant point la pudeur pour vengée parce que *Don Juan* le mauvais sujet, le *dissoluto*, disparaît dans les flammes de l'enfer, avait fait suivre cette scène d'un tableau final où tous les personnages du drame venaient se féliciter d'une catastrophe aussi méritée et en tirer la morale. Cette péroraison de

ÉCHECS

VARIÉTÉS

Problème des deux cavaliers parcourant ensemble les 64 cases de l'échiquier en 32 coups chacun.



La figure représente la marche des deux cavaliers placés au début, par exemple, l'un à la case de la dame blanche, l'autre à la case de la dame noire, et accomplissant le même trajet symétrique en visitant successivement à eux deux toutes les cases de l'échiquier.

Les deux chaînes étant rentrantes, c'est-à-dire revenant finir au point de départ, il s'ensuit qu'on peut indifféremment faire partir les deux cavaliers d'une case quelconque de leur parcours.

Solution du problème n° 388.

- 1. T 4 TD
  - 2. T 6 T
  - 3. F 8 F, échec et mat.
- (1)
- 1. C pr. P (A)
  - 2. R pr. T (1)
2. C ad libitum.
- 3. T 7 T, échec et mat
- (A)
- 1. C pr. C
2. F pr. C, échec et mat le coup suivant.

Solutions justes : MM. A. Joliet; J. Planche; café Paulin; L. de Croze, à Marseille; E. Frau, à Lyon; Stiennon de Meurs, à Liège; le docteur Michalski, à Villiers-Saint-Benit; Quéval, à Fauville; E. Léger, au Havre; le docteur Moussette, à Chauny; Fiasson, à Saint-Etienne; Lespianit, cercle Républicain de Nérac; le capitaine Charoussel, aux Vans; Th. François Bertelle, café Baillet, à Douai; les membres du cercle de Montceau-les-Mines; A. Bonjean, à Chauny; le comte d'Orfengo, à Nice; A. Gouyer; Cercle libéral d'Armentières; M<sup>me</sup> Emma Paham, à Lyon; M<sup>me</sup> Turmeau, café des Pyrénées; C. Moriau, café de France, à Lyon; Dizengremel, café Delettre, à Amiens; G. Duché, café Fritel, à Montmartre; Triquenaux, à La Fère; Barré, Théâtre-Français.

Solutions justes des problèmes n° 387 et 388 : MM. E. Grangeret, à Genève; J. de la Mazonère, café du Théâtre, à Pau; N. Raynal, à Lille; Maciejowski, café Faure, à Saint-Amand; café de Metz, à Nancy; Caput, à Saint-Amand; café Frémot; Poisson et Ménard, à Chavagny; café du Nord, à Villefranche; café Mouton, à Evreux; P. Villiers, cercle du Pont, à Baccarat; l'Orchestre du Casino de Monaco.

Autres solutions justes du problème n° 387 : MM. Tonin Peraldi, à Ajaccio; V. Chauvigné, à Chemille sur-Dême; le comte d'Orfengo.

Quelques autres solutions du problème n° 388 ont fait fausse route au second coup de la variante principale, en donnant T pr. P, qui permet au cavalier noir d'intercepter la marche de la tour, au lieu du joli coup T 6 T. La prise du pion par la tour est possible dans le cas où la défense a débuté par C 1 F; mais ce coup étant plus faible que les deux autres, puisqu'il laisse aux Blancs plusieurs moyens d'obtenir le mat, la variante qui en découle n'a aucune valeur et ne mérite pas d'être mentionnée. P. JOURNOUD.

(Voir à la dernière page le problème n° 390.)

La curieuse et rare Collection des Petits documents pour servir à l'histoire de nos mœurs s'est augmentée de deux nouveaux petits volumes :

Les Demandeurs, recueil de pétitions extravagantes; Les Grands jours du Petit-Lazari, monographie piquante qui se recommande par un vaudeville inédit du plus haut comique.

Chacune de ces plaquettes, imprimée avec soin sur papier vergé, est du prix de 1 fr. En vente à la librairie Frédérie Henry, 42, galerie vitrée, Palais-Royal.

LE CHEVALIER BEAU-TEMPS

PAR QUATRELLES

PRÉFACE

PAR ALEXANDRE DUMAS FILS

VIGNETTES

PAR GUSTAVE DORÉ

Un joli volume grand in-8°. — Édition de luxe.

PRIX : 3 FRANCS

En vente chez tous les libraires et au bureau du *Moniteur universel*, 13, quai Voltaire, à Paris.

Pour recevoir ce livre franco par la poste, dans toute la France, adresser 3 fr. en mandat-poste à l'administration du *Moniteur*, 13, quai Voltaire, à Paris.

Traité du D<sup>r</sup> G.-Duvivier. Maladies spéciales des 2 sexes. 700 p. et fig. notice gratis. Bd Sébastopol, 7.

Vient de paraître

LA RANÇON AUX PRUSSIENS

MANUEL

DES NOUVEAUX IMPOTS

Un vol. in-18 de 72 pages

En vente aux bureaux du *Moniteur universel* et chez tous les libraires.

Prix : 40 centimes

Ce volume est indispensable à tous les contribuables français, qui y trouveront le texte des nouvelles lois votées par l'Assemblée nationale, précédées d'un Index et de Notes explicatives.

ENVOI FRANCO pour la France et l'Algérie, contre 50 cent. — Adresser les demandes à M. Bourdilliat, administrateur, 13, quai Voltaire, Paris.

A LOUER OU A VENDRE

CHARMANTE VILLA, située 27, boulevard d'Argenson, parc de Neuilly. — Délicieux jardin avec petite rivière. Ecurie et remise.

S'adresser pour traiter à M. Audbourg, 13, quai Voltaire. — La propriété est à 20 minutes de Paris, en voiture.

ROBES ET MANTEAUX

ARIGON ET BORDET

Maison de premier ordre. — Atelier de couture.

Modèles les plus nouveaux

Paris, 10, rue du Bac, Paris.

Faubourg Saint-Germain.



La machine à coudre LA SILENCIEUSE, spéciale pour la famille, et qui se vend seulement Aux Inventions modernes, l'emportera toujours sur ses nombreux concurrents et contrefacteurs par la supériorité de sa construction, la précision de ses guides, l'élégance de ses meubles et les nombreux perfectionnements qu'elle a ajoutés à sa machine, LA SILENCIEUSE, avec presseur gradué et

échelle chiffrée, permettant de coudre toutes espèces d'étoffes sans rien démonter. — Aucune succursale, envoi direct, franco de port et d'emballage. — S'adresser à M. Bourdin, 43, rue de Richelieu. Aux Inventions modernes.

SANTÉ La flanelle, préparée par le docteur BOURDONNAY, 42, boulevard Saint-Martin, Paris, est recommandée par toutes les sommités médicales, comme indispensable à l'hygiène

LE RÉPARATEUR AU QUINQUINA

rend progressivement aux cheveux et à la barbe leur couleur primitive. Envoi f° de la broch., 11, r. de Trévise.

EAU DU D<sup>r</sup> CALLMANN inoffensive, rend instantanément aux cheveux et à la barbe leur nuance naturelle. Noir, blond, 10 fr.; brun, châtain, 8 fr. Pharm. faubourg Saint-Denis 49. Envoi franco.

sermon peut, il est vrai, être profitable à ceux qui cherchent leur équilibre sur le sentier de la vertu. Mais au théâtre elle fait longueur, elle est superflue et semble supposer que nous, spectateurs, sommes assez obtus pour n'avoir pas saisi le sens de ce qui précède.... Alors, doux et puissant Mozart, vous avez voulu donner une leçon de théâtre à votre pieux collaborateur, et avez versé le dessous de votre panier mélodique sur ses tristes rimes. »

Si nous avons bonne mémoire, cette scène finale avait été rétablie dans le *Don Juan*, édition du Théâtre-Lyrique. Elle y produisait un effet désastreux et presque ridicule; aussi est-il heureux qu'elle soit biffée dans l'édition de l'Opéra, encore que ces coups de ciseau à travers l'œuvre des maîtres ne soient point approuvables en principe.

A peine Don Juan précipité dans le gouffre de l'enfer, on voyait donc entrer Anna, Elvire, Zerline, Ottavio, Mazetto, enfin Leporello, blême de terreur (*palido di paura*). Ils étaient suivis d'*uffiziali di polizia*; et je vous demande ce que venaient faire là ces sergents de ville plus ou moins gradés, après l'escouade de diables qui avait si lestement enlevé le coupable? Leur contenance laissait même à désirer, puisqu'au récit que Leporello faisait de la mort de Don Juan on les voyait, terrifiés, se réfugier au fond du théâtre.

Ces choses se passaient au son d'un orchestre tumultueux jouant à trois temps, allegro. Puis venait un duo entre Ottavio et Anna, se faisant mutuelle promesse de mariage à grand renfort de vocalises. Enfin, un ensemble vocal pour remercier Dieu du dénouement de cette criminelle affaire.

Je ne crois pas que les chanteurs de l'Opéra se soient plaints de ce qu'on a retranché ce supplément à leurs rôles. Ils ont d'ailleurs bien assez à faire dans le reste de la partition, et je dois dire qu'ils font de leur mieux. Remarquons même en passant combien il est extraordinaire que le chef-d'œuvre de Mozart, qui contient tant de parties d'opéra comique, n'ait jamais eu son plein effet que dans le cadre immense de l'Opéra. Il y a là un mystère d'acoustique théâtrale qu'on ne pourrait éclaircir que par une étude approfondie du génie de Mozart.

Faire nous est donc revenu. Après avoir parcouru un grand pays qui s'appelle l'Europe, il n'a point dédaigné le petit coin de terre qu'habitent les Parisiens, et qui a besoin que ses meilleurs artistes ne l'abandonnent point, afin de reconquérir son influence lumineuse. Vous savez que le rôle de Don Juan est celui qui sied le mieux à notre baryton; vous n'ignorez point que ses deux endroits triomphants dans le rôle sont le duo avec Zerline, et la sérénade (ornée d'un fa dièse culminant) : c'est là de l'histoire ancienne qui est encore vraie pour le temps présent.

M<sup>lle</sup> Hisson interprète avec succès le personnage si difficile, si complexe de Donna Anna, qui a été le désespoir et la perte de bien des cantatrices depuis tantôt un siècle. Ses plus beaux moments ont été au trio des masques et à l'air si périlleux du quatrième acte.

Il convient aussi de louer Obin pour le comique de bon goût et de bonne compagnie qu'il prête à Leporello.

On a voulu faire un événement d'une cantate que M. Gounod intitule *Gallia*, en la décorant du titre d'ode-symphonie. Ce morceau de musique, écrit pour voix féminine, chœur et orchestre, a d'abord eu l'honneur de l'exécution au Conservatoire, puis on le joue maintenant à l'Opéra-Comique. C'est une élucubration assez froide (née dans les brouillards de Londres, nous dit-on), et qui pourrait s'appeler *Britannia* aussi bien et mieux que *Gallia*. La vérité est que des traits de génie n'eussent pas déparé une œuvre qui abonde en traits d'habileté, ainsi qu'on pouvait s'y attendre de la part d'un compositeur dont la main est si savante, j'allais dire si rusée!

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — Viennent de paraître deux livres traitant de musique : *Rossini* (in-8°), par M. Arthur Pougin; *le Père Lambillote*, par M. Mathieu de Monter. — La fête de Sainte-Cécile sera célébrée, comme à l'ordinaire, à Saint-Eustache; on jouera une messe de M. Gounod. — L'Opéra prépare une reprise de *l'Africaine*, avec M<sup>lle</sup> Julia Hisson et M. Gailhard.

A. L.

**Irlande et France**

PAR ALFRED DUQUET (1)

Il est regrettable que le procès de l'ignoble bande communarde, qui se jugeait à Versailles, au mois d'août dernier, ait détourné l'attention de la France du spectacle attendrissant que lui donnait le peuple irlandais, en recevant si admirablement les membres de la députation française de la société de secours aux blessés, à la tête de laquelle se trouvaient le comte de Flavigny et M. Ferdinand de Lesseps.

Le voyage de nos compatriotes en Irlande fut une suite d'ovations presque indescriptibles. Conduits par MM. P.-J. Smyth et John Martin, membres du Parlement anglais et chefs du parti national, leur passage soulevait des tempêtes d'acclamations et de hurrahs. Nous avons vu, à Paris, la rentrée des troupes d'Italie, en 1859, la distribution des récompenses aux médaillés de l'exposition de 1867, eh bien, ces journées ne peuvent être comparées, au point de vue de l'enthousiasme, de la masse des curieux, des drapeaux, des arcs de triomphes, aux scènes vertigineuses des entrées à Dublin et à Cork. 600,000 personnes se pressaient contre les voitures des Français, le jour de leur départ de la capitale de l'Irlande ! Un journal de Paris disait dernièrement qu'on se serait cru au milieu d'un peuple d'Italiens honnêtes.

M. Alfred Duquet a raconté en un style peut-être un peu trop télégra-



Entrée à Cork de la députation française de la Société de Secours aux blessés.



IRLANDE. — Grand diner à Dublin en l'honneur de la députation française.

phique, tant il coule avec rapidité, toute l'histoire de ce voyage triomphal, et a, pour ainsi dire, photographié ces scènes invraisemblables et dignes des Mille et une Nuits. Nous aurions désiré que l'auteur fit ses tableaux plus complets, et ceux qu'il a terminés nous prouvent combien il lui est aisé de les soigner artistiquement, quand il veut s'en donner la peine; mais il devait écrire son livre tout de suite, en quelques jours; il était donc impossible d'étendre indéfiniment une toile qu'il n'aurait pas eu le loisir de peindre entièrement.

Des considérations politiques sur lesquelles nous ne voulons pas nous prononcer ont été intercalées dans l'ouvrage. Nous nous contenterons seulement d'avertir qu'elles traitent un sujet d'une importance capitale, qu'elles disent de dures vérités à l'opposition du temps de l'empire et à l'empire lui-même, enfin qu'on sent, sous ces lignes brûlantes, un amour effréné de la France et une honnêteté politique indiscutable.

Grandsire, Lix et le capitaine Guy de Contenson ont reproduit très-fidèlement les principales émotions du voyage.

Chaque Français doit posséder, parmi ses livres, ce *procès-verbal* patriotique de l'affection inaltérable de l'Irlande envers la France, car, après nos horribles désastres, la lecture consolante des ovations enthousiastes faites aux députés français produit un sentiment de bien-être indéfinissable, remet au cœur un espoir que des revers inouïs avaient chassé, croyait-on, pour jamais.

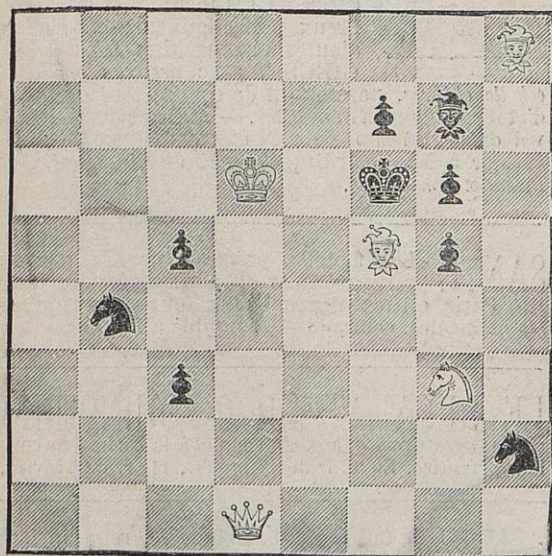
TRISTAN DE VERNEUIL.

(1) Michel Lévy frères, éditeurs.

(Gravures extraites de *Irlande et France*, ouvrage de M. Alfred Duquet, édité par M. Michel Lévy).

PROBLÈME N° 390

COMPOSÉ PAR M. W. S. PAVITT



Les blancs font mat en trois coups.

ANGLAIS COURS ET LECONS particulières H. HAMILTON, 8, rue Chabanais.

Boulevard de Strasbourg, n° 34. **A L'EST** Au coin de la rue du Château-d'Eau

**MAGASIN DE NOUVEAUTÉS**

MAISON DE CONFIANCE

Pas de réclames, pas de frais luxueux, toujours payés par l'acheteur. Supprimer ces dépenses, c'est payé par l'acheteur. C'est la SEULE maison de DÉTAIL à Paris qui livre ses marchandises AUX PRIX DU GROS. — Envoi franco échantillons et marchandises.

LES DEUX GRANDS SUCCÈS

L'OMBRE, opéra-comique en trois actes (libretto), par M. de Saint-Georges. Prix franco. . . . . 1 25

LE TESTAMENT DE M. DE CRAC, opéra-bouffe en un acte (libretto), par M. Jules Moineaux. Prix franco. . . . . 1 25

Chez E. LACHAUD, éditeur, place du Théâtre-Français, 4, à Paris. — Envoi franco contre timbres-poste.

**RÉBUS**



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Avec rien, l'on ne fait rien.